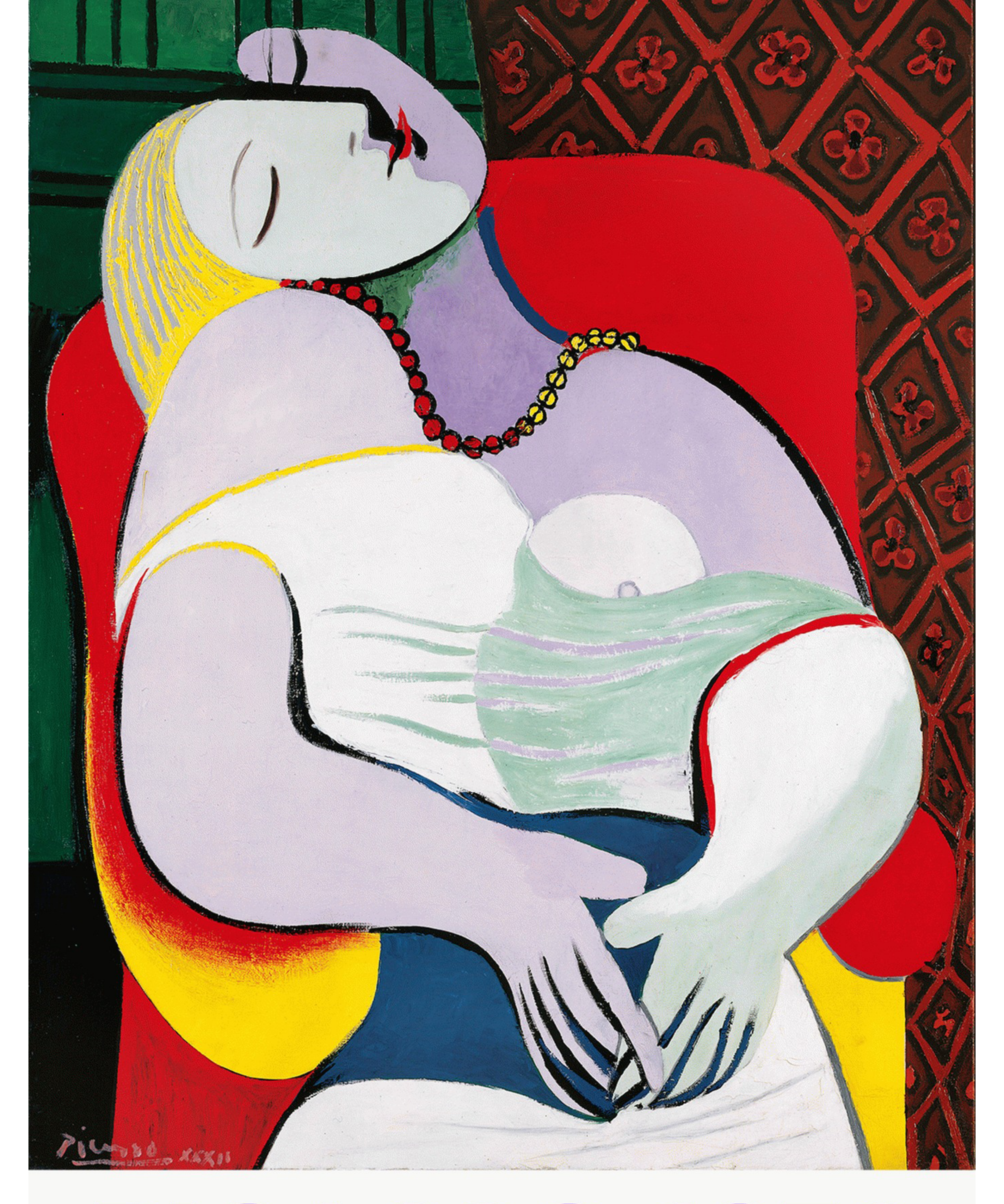

maze
SEPTEMBRE 2017 65



PICASSO 1932

ANNÉE ÉROTIQUE

Exposition du 10 octobre 2017 au 11 février 2018

MuséePicassoParis

ÉDITO

Depuis cinq rentrées, le magazine que vous tenez sous votre souris ou entre vos mains a vu le monde évoluer. Dans cette quête permanente de la croissance et de l'innovation à tout prix, restent des invariants.

Si nous sommes toujours là, c'est parce que nous nous sommes donnés pour objectif depuis nos débuts d'écrire sur le monde qui vient plutôt que sur le monde qui est.

Précurseur dans son modèle, en tant que premier média indépendant d'initiative jeune, Maze l'est surtout dans ses sujets. Ce monde qui vient, nous le souhaitons façonné par la culture, curieux, collaboratif à tous les niveaux. Davantage qu'en faire la chronique, nous allons y contribuer.

Ce mois-ci, place à l'éclectisme de la découverte, pour une rentrée qui regarde droit vers de nouveaux horizons. Loin du gris des prochains mois, nous avons pris le parti de l'exploration, de la découverte dans tous les domaines. Les rencontres sont inspirantes, les dossiers sont éclairants, les critiques sont étonnantes.

Nous avons décidé de lutter contre les sempiternels atermoiements sur les difficultés de la rentrée, en vous proposant de prolonger l'été.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

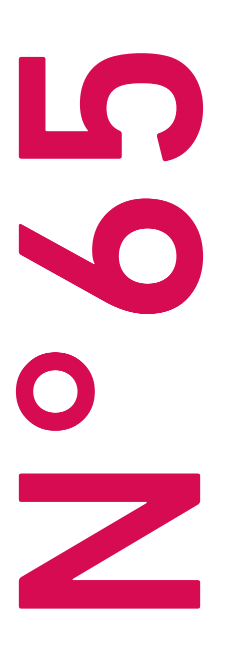
maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Illustration de couverture : Christelle Perrin pour Maze Magazine

CE MOIS





32



46



39



58

la mystérieuse et SEXISTE histoire des POCHES

Il fut un temps heureux où tout le monde avait des sacs accrochés à la ceinture en guise de poches.



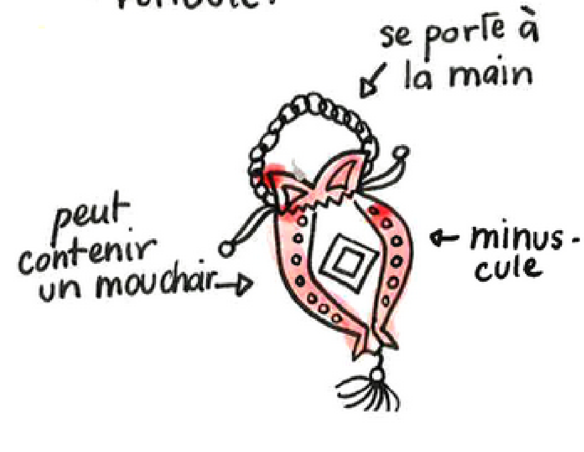
A cause du développement des villes et de la criminalité, on commença à placer les poches sous les habits.



À la Révolution Française, la mode change. Les néoclassiques veulent des femmes fines et des robes près du corps.



Pour remplacer les poches pas sexy, on a inventé le réticule.



la mystérieuse et SEXISTE histoire des POCHES

Il fut un temps heureux où tout le monde avait des sacs accrochés à la ceinture en guise de poches.

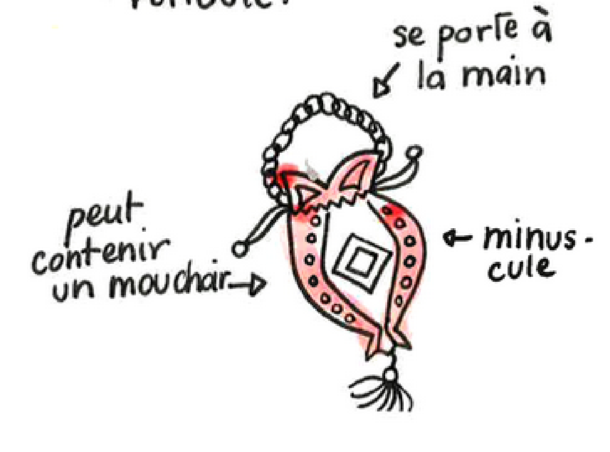
A cause du développement des villes et de la criminalité, on commença à placer les poches sous les habits.



À la Révolution Française, la mode change. Les néoclassiques veulent des femmes fines et des robes près du corps.



Pour remplacer les poches pas sexy, on a inventé le réticule.



Les femmes n'ont ni poches secrètes, ni poches à ticket, et doivent voyager accompagnées.



À cause de l'effort de guerre pendant les guerres mondiales, tout le monde a besoin de poches plus grosses et pratiques.



On invente plein de nouvelles sortes de poches pour les soldats.



Le jour du débarquement en Normandie, les poches des parachutistes étaient tellement pleines qu'elles se sont déchirées et vidées sur les plages.



Après la guerre, la mode décide que le pantalon féminin sera sans poches.



Quand même, pendant la deuxième vague féministe des années 70, la mode du menswear remet ça en question.



Mais à la fin des années 90, le sac de créateur prend le dessus et rapporte beaucoup.



Voilà comment on se retrouve, aujourd'hui, avec des jeans à fausses poches.



Il y a 70 ans, Dior disait le plus naturellement du monde :



Répondons-lui !



« L'ABSENTE DE NOËL », DE KARINE SILLA
L'ABSENCE MAGNIFIÉE

C'est Noël avant l'heure. Pour cette rentrée littéraire 2017, Karine Silla publie son troisième roman aux éditions de l'Observatoire. Après les très beaux Monsieur est mort et Autour du soleil (tous deux aux éditions Plon), elle nous livre une histoire de disparition subite avec son nouvel ouvrage L'absente de Noël. Un livre qui explore avec justesse les liens familiaux, tout en finesse et en suspense.

Marie Daoudal

L'histoire commence en plein réveillon. Comme chaque année, la famille se réunit, mange à s'en étouffer, raconte les mêmes anecdotes en essayant d'oublier les tensions qui la rongent. Mais cette année Sophie, l'enfant rebelle de la famille, ne rentre pas. Une absence qui va précipiter parents, beaux-parents, grand-père et demi-sœur sur ses traces, au fin fond du Sénégal. À travers cette épopée, proche du roman policier, c'est le Sénégal natal de Karine Silla que l'on découvre. Un pays magnifique, un peu irréel aux yeux des personnages obnubilés par leur propre situation.

Mais ce voyage inqxuiet à la recherche de l'enfant perdue va également révéler les conflits qui habitent cette famille recomposée. Bien plus qu'une simple enquête à la recherche de la disparue, L'Absente de Noël est un roman psychologique profond, qui analyse les relations au sein d'une famille atypique, à laquelle il est cependant facile de s'identifier. Chaque personnage, avec son caractère et son histoire personnelle, représente un aspect de la société. Des vraies caricatures, qui se révèlent néanmoins extrêmement attachantes.

Antoine, le père « self-made man », complexé de n'avoir pas fait d'études, qui se la joue provoc tout en se pliant aux désirs de sa femme, Fanny, une bourgeoise qui ne peut pardonner les infidélités de son mari. Virginie, la mère complexée et inquiète, qui s'en veut d'avoir élevé sa fille seule. Gabriel, le beau-père, intelligent, cultivé, qui ne peut comprendre l'amour de sa femme pour son ex-mari. Et bien sûr, il y a celle que l'on recherche, qui occupe toutes les pensées, dans toutes les têtes. Celle qui a rassemblé les autres pour qu'ils se tordent et se déchirent, et pour qu'enfin, ils la laissent être qui elle veut être. « Le mystère de Sophie repose sur un paradoxe. Le doute profond qu'on puisse l'aimer, mais la certitude sans faille qu'on ne peut vivre sans elle » écrit le narrateur dans le livre.

Et il est certain que Sophie apparaît comme la plus grande énigme du roman. Un personnage difficile à cerner, qui aspire à une forme de liberté impossible à atteindre. Tout au long du roman, c'est de son absence qu'il est question. À travers les autres et leurs pensées, on ne voit que Sophie, et l'influence qu'elle a sur leurs vies. Personne n'a jamais aussi bien décrit le manque que Karine Silla.



Pixabay/ CC

UNE RENTRÉE LITTÉRAIRE ORAGEUSE AVEC MEG LITTLE REILLY

Ancienne collaboratrice de Barack Obama, Meg Little Reilly sort son premier roman, Tempêtes. Rencontre avec celle qui est passée de la Maison Blanche, à une maison d'édition.

Marie Daoudal

À l'occasion de la rentrée littéraire, de grands noms de la littérature française ou étrangère se pressent sur les étagères de libraires. Les auteurs font le tour des émissions culturelles, parlant à tout va pour vendre leurs livres, parfois très bons, parfois décevants. Mais la rentrée littéraire, c'est aussi l'occasion de découvrir des perles, des auteur·e·s inconnu·e·s du grand public, des premiers romans qui annoncent une carrière prometteuse.

C'est le cas des Tempêtes, le premier livre de Meg Little Reilly. Cette ancienne collaboratrice de Barack Obama, très engagée en faveur de la préservation de l'environnement, a écrit ce livre alors qu'elle travaillait encore à la Maison Blanche. Une histoire de tempête apocalyptique qui ravage le Vermont et ses habitants, tant d'un point de vue matériel que psychologique. Avec une finesse indéniable, l'auteure, qui se consacre maintenant uniquement à l'écriture, expose sa vision de la littérature, de la politique et du monde qui nous entoure.

Vous avez travaillé à la Maison Blanche pendant le mandat de Barack Obama et vous êtes aujourd'hui écrivaine. Comment expliquez-vous cette réorientation professionnelle ?

J'ai toujours écrit pendant mon temps libre. C'est quelque chose que j'ai toujours voulu faire. À la fin du mandat de l'administration Obama, j'ai compris que si je ne m'y mettais pas maintenant, je ne le ferais jamais. J'avais toujours ressenti une certaine angoisse, concernant la politique et l'environnement. Cela s'expliquait en partie par mon besoin de catharsis. J'ai écrit mon premier livre tous les matins avant de partir travailler à la Maison Blanche ; je me levais très très tôt et j'écrivais. Puis ma fille est née et j'ai terminé le livre. En fait, l'écriture a été très thérapeutique pour moi. Ça m'a permis de projeter dans les magnifiques paysages du Vermont pour quelques heures chaque jour. C'était une sorte d'antidote au quotidien, et à tous les soucis que l'on rencontre lorsqu'on fait de la politique. J'avais l'impression que c'était une manière de parler des choses qui m'empêchaient de dormir.

Pour vous, écrire un roman, c'est une autre manière de s'engager politiquement?

Je pense que l'art et la culture doivent accompagner l'activisme politique, notamment en ce qui concerne l'environnement. Les esprits changent d'avis beaucoup plus vite grâce à la culture, grâce aux films, aux livres, à la télévision, à l'art en général. L'action politique est importante, mais il est impossible de comprendre l'action politique sans des histoires plus humaines. Et l'art prend ses racines dans l'histoire des gens. Et ce sont ces histoires qui font évoluer les représentations des gens. Aux États-Unis, les gens affirment qu'ils s'intéressent à l'environnement, mais ils votent comme s'ils s'en fichaient. Et on ne demande pas à nos hommes et femmes politiques de véritables politiques environnementales. Il n'y a aucune urgence dans leurs discours. Je me suis dit qu'une fiction sur l'environnement, avec des protagonistes auxquels on peut s'identifier,



Geoff Hansen

pourrait aider à montrer l'urgence de la situation.

Les Tempêtes est votre premier roman. En France, il est rare de vivre de son écriture. Qu'en est-il aux États-Unis ?

C'est très dur. Je suis extrêmement chanceuse de pouvoir vivre de ma plume. Ce n'est pas tombé du ciel. J'ai fait face à de nombreux refus de la part d'agents, et de maisons d'éditions. Ça a pris plusieurs années avant que je trouve un agent. Et ensuite, encore des mois avant que mon agent me trouve un éditeur. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai continué à travailler à la Maison Blanche pendant l'écriture de mon livre. Aujourd'hui, j'ai deux livres en préparation. L'un d'eux va sortir au printemps prochain. L'autre sera sans doute publié l'année d'après. Je peux à peine payer mes factures, mais j'y arrive, donc je suis très heureuse.

Comment se déroule l'année littéraire aux États-Unis? Avez-vous une rentrée littéraire ?

Il y a trois saisons littéraires. En septembre, en janvier et en mai. Celle de mai est une sorte de rentrée pré-estivale.

Comment avez-vous eu l'idée d'écrire une histoire de tempêtes ?

Dès le début, je savais que je voulais parler d'une tempête. Il y a quelques temps, il y a eu une grosse tempête de neige à Washington DC, alors qu'habituellement, ce n'est pas une ville où il neige beaucoup. On a surnommé cette tempête « snowpocalypse ». Ça a complètement bloqué la ville. Il y a très peu de moments où l'on peut observer de manière tangible les dérèglements climatiques. Mais

là, c'en était un. Bien sûr, les tempêtes ne sont pas entièrement dues au réchauffement climatique, mais la fréquence avec laquelle elles surviennent et leur intensité est le fait des changements climatiques. Je ne voulais pas écrire une histoire trop culpabilisante ou ouvertement politique. Je me suis dit que parler d'une tempête montrerait les effets du réchauffement climatique, tout en permettant au lecteur·rice de s'identifier. Une histoire sur nos comportements dans des périodes de peur. Il y a trois niveaux dans mon livre : celui de la société, celui de la communauté et celui, plus intime, du mariage. C'est ce dernier niveau qui m'intéresse le plus. En fait, cette histoire est comme un oignon. Quelqu'un m'a dit un jour que c'était le premier roman sur le réchauffement climatique qui se passe dans le lit conjugal. Et c'est un peu ça.

Il y a une vraie psychologie de la catastrophe dans votre livre. Comment avez-vous procédé pour cerner les différentes réactions humaines face au changement climatique ?

Je me suis plongée dans une sous-culture que l'on retrouve surtout en ligne. Ces survivalistes sont des gens qui vivent dans une attente perpétuelle d'une catastrophe. J'ai lu beaucoup de blogs survivalistes et je suis allée sur pas mal de forums. C'est complètement fou, mais il y a une certaine logique dans ce genre de théories. C'est ce qui les rend fascinantes. C'est comme un terrier de lapin, plus on s'y enfonce, plus on s'y perd. Mais le livre montre bien qu'une réponse collective à la catastrophe est préférable au survivalisme individuel. Je ne suis pas une survivaliste. Je ne sais même pas si j'ai de l'eau en réserve dans ma cave. Mais en faisant mes recherches, je me suis rendue compte de ce que cela signifie d'être tout le temps dans l'inconnu, l'imprévisible. Les survivalistes sont de plus en plus nombreux·ses, en tout cas aux États-Unis. Ce qui est intéressant, c'est qu'ils et elles ont peur de tellement de choses. Cela va des catastrophes environnementales, à un coup d'État du gouvernement. Je trouve que ça en dit long sur notre époque.

Votre livre parle aussi du Vermont, l'État où vous avez grandi.

Le Vermont était un endroit parfait pour l'histoire à cause de sa beauté un peu utopique. C'est aussi un endroit qui évoque des fantasmes de vie sauvage, en dehors de la société. Beaucoup s'imaginent pouvoir y vivre de leurs mains et ne dépendre de personne. Les deux personnages principaux ont de bonnes intentions, mais ils ont une vision romantique de la campagne. C'est pour cela qu'ils ne sont pas des narrateur·rice·s très fiables. Le Vermont m'est apparu comme une évidence. Beaucoup de personnes déménagent de leurs appartements dans les grandes villes pour s'installer dans le Vermont. Il y a une sorte d'idéal campagnard complètement fantasmé.

En lisant votre livre, on découvre une vision extrêmement pessimiste de l'avenir de notre planète. Est-ce ainsi que vous voyez notre avenir à tous ?

En ce moment, je suis assez pessimiste lorsque je pense au réchauffement climatique par exemple. Mais c'est seulement en ce qui concerne l'avenir immédiat. Et puis, quand on a Donald Trump comme président, il est difficile de ne pas être pessimiste. Les États-Unis connaissent en ce moment la montée d'un mouvement anti-intellectuel et anti-culture. Mais je ne pense pas que cela durera. Je suis très optimiste concernant l'avenir de l'humanité en général. Le message principal de mon livre, c'est que la résilience ne peut venir que d'une prise de conscience collective de ce qui nous attend. Et aussi d'une entraide importante, et surtout pas de l'individualisme. Je pense que ça finira par arriver, mais ce n'est pas encore le cas.

Mais les personnages de votre livre sont assez individualistes… Pensez-vous vraiment que les sociétés occidentales puissent en finir avec l'individualisme ?

Je pense que les sociétés occidentales, ces dernières années, ont en effet été très individualistes et matérialistes. Mais je crois vraiment au changement, en particulier dans les générations plus jeunes que moi. Les jeunes de 20, 30 ans, qui ont vécu la crise économique, la crise du logement, voire en Europe la crise de l'UE sont, je pense, plus sages que la génération de mes parents. Je pense qu'iels pensent plus sur le long terme, et qu'iels réfléchissent à leurs actions et en quoi elles affectent l'environnement et la communauté.

Vos prochains ouvrages traiteront-ils également de l'environnement?

Il y aura quelques éléments environnementaux dans mon prochain roman. Mais ce ne sera pas aussi évident que dans mon premier ouvrage. Ça parlera de bonnes personnes qui font de mauvais choix. Et l'histoire se passera à Martha's Vineyard, sur une île du Massachusetts. C'est une histoire sombre, dans un lieu touristique quasi-désert.

MAIRIE DE PARIS 

NIUT BLNAHCE
7.10.2107

NUITBLANCHE.PARIS **#NUITBLANCHE**



















« NOTRE VIE DANS LES FORÊTS » DE MARIE DARRIEUSSECQ
TROUBLANT MIROIR

Dans son nouveau roman, Marie Darrieussecq imagine un monde dystopique et pourtant pas si lointain du nôtre, peuplé de clones et de robots, dans lequel une femme cherche un sens.

Mathieu Champalaune

Le nouveau livre de Marie Darrieussecq s'ouvre dans une forêt. Une femme, Marie, ou plutôt Vivianne, commence à raconter comment, de psychologue, elle a finit par devenir fugitive dans la forêt, pour fuir un monde qui ne tourne plus rond. En quelques mots, Marie Darrieussecq plonge le·a lecteur·rice dans un monde futuriste et dystopique, qui ne semble pourtant être qu'un miroir déformant de notre époque. Les robots se sont développés, tandis que les humain·e·s les plus riches disposent d'un clone, appelée moitié, servant de réserve à organes. Ce monde inquiétant semble tellement probable que la narratrice nous le décrit de manière réaliste comme si elle le décrivait à un·e lecteur·rice de cette époque. Tout spectaculaire est exclu et la langue devient automatique et froide.

Ce qui intéresse particulièrement Marie Darrieussecq dans la description de ce monde n'est pas tant ce monde lui-même, dont il subsiste nombre de parts d'ombres pour le·a lecteur·rice, mais plutôt comment une femme s'adapte à son monde, par son corps et son intellect. À la manière de Truismes, l'excellent premier roman de l'écrivaine française, le corps de la narratrice est au centre de ce récit. Un corps mutilé et recomposé, d'organes et de puces greffés. Cette mutilation et cette recomposition touchent directement le récit, qui est gagné par les trous, les hésitations. La perception intellectuelle du lecteur·rice s'en trouve faussée tout comme celle de la narratrice, privée d'un œil et coincée dans un monde et dans un corps qu'elle ne comprend plus.

Avec ce nouveau roman fascinant, Marie Darrieussecq prouve son talent à raconter des histoires bizarres et à interroger notre rapport au monde et aux autres.



Patrice Normand Opal

« JE ME PROMETS D'ÉCLATANTES REVANCHES » PORTRAIT INTIME

Selma Borges

Avec Je me promets d'éclatantes revanches, Valentine Goby raconte la résistante et poète Charlotte Delbo, à travers ses textes.

C'est en faisant des recherches et en interrogeant une survivante de Ravensbrück pour son livre Kinderzimmer que Valentine Goby entend parler de Charlotte Delbo. Résistante, déportée, survivante des camps, poète, Charlotte Delbo avait été relativement oubliée après les années 1980 jusqu'en 2013, centenaire de sa naissance. À cette occasion, la publication d'une biographie avait permis de faire connaître son parcours et son oeuvre. Avec Je me promets d'éclatantes revanches, Valentine Goby ne propose pas une nouvelle biographie, mais embarque le lecteur dans un voyage personnel, un voyage dans le texte de Charlotte Delbo. C'est une Charlotte Delbo lue par Valentine Goby que nous découvrons, à travers les textes imbriqués de ces deux auteurs.

Charlotte Delbo est arrêtée en 1942, en même temps que son mari Georges Dudach. Lui est fusillé, elle déportée. Elle fait partie du convoi du 24 janvier 1943 qui mène les prisonnières vers Auschwitz. Elle sera ensuite emmenée à Ravensbrück. Elle décide alors, si elle survit aux camps, d'écrire, de décrire, l'horreur. Mais comment dire l'indicible, comment nommer l'innommable ? Charlotte Delbo surmonte ces obstacles et brise la barrière de la langue, elle « lutte contre l'impuissance de la langue : il n'y a pas d'indicible, clame-t-elle, elle le répète de poème en poème, pliant la langue à son projet sans en nier la folie » (p.11). Mais elle est confrontée à un cruel paradoxe :

« Parler d'Auschwitz, c'est presque démentir l'expérience qu'on rapporte, puisque dans les conditions que les déportés relatent, écrit-elle, détournant un vers d'Apollinaire, "aucun de nous n'aurait dû revenir.» Braver l'obstacle de la langue, c'est être aussitôt suspecté de tronquer le réel…

[…] mieux vaut ne pas y croire
à ces histoires
de revenants […]
qui reviennent
sans pouvoir même
expliquer comment. » (p.80)

Charlotte Delbo ne veut pas seulement que le·a lecteur·rice sache, elle veut qu'iel voit. Elle veut qu'iel entre dans Auschwitz, quand, elle, grâce à l'écriture, en sort. Elle n'a pas vraiment quitté Auschwitz quand elle est revenue en France en 1945. Elle y était encore. Elle avait froid, elle avait faim, elle souffrait.

« […] la vie m'a été rendue
et je suis là devant la vie
comme devant une robe
qu'on ne peut plus mettre. » (p.135)

Le retour à la vie a pris du temps et c'est grâce à l'écriture qu'elle est parvenue à surmonter les obstacles qui s'opposaient à ce retour. Charlotte Delbo se libère d'Auschwitz par l'écriture, elle retrouve sa liberté, se délivre. Ce n'est qu'après qu'elle revit. Elle enfile cette robe qu'elle ne pouvait plus mettre et se débarrasse de ce qui lui restait des camps :

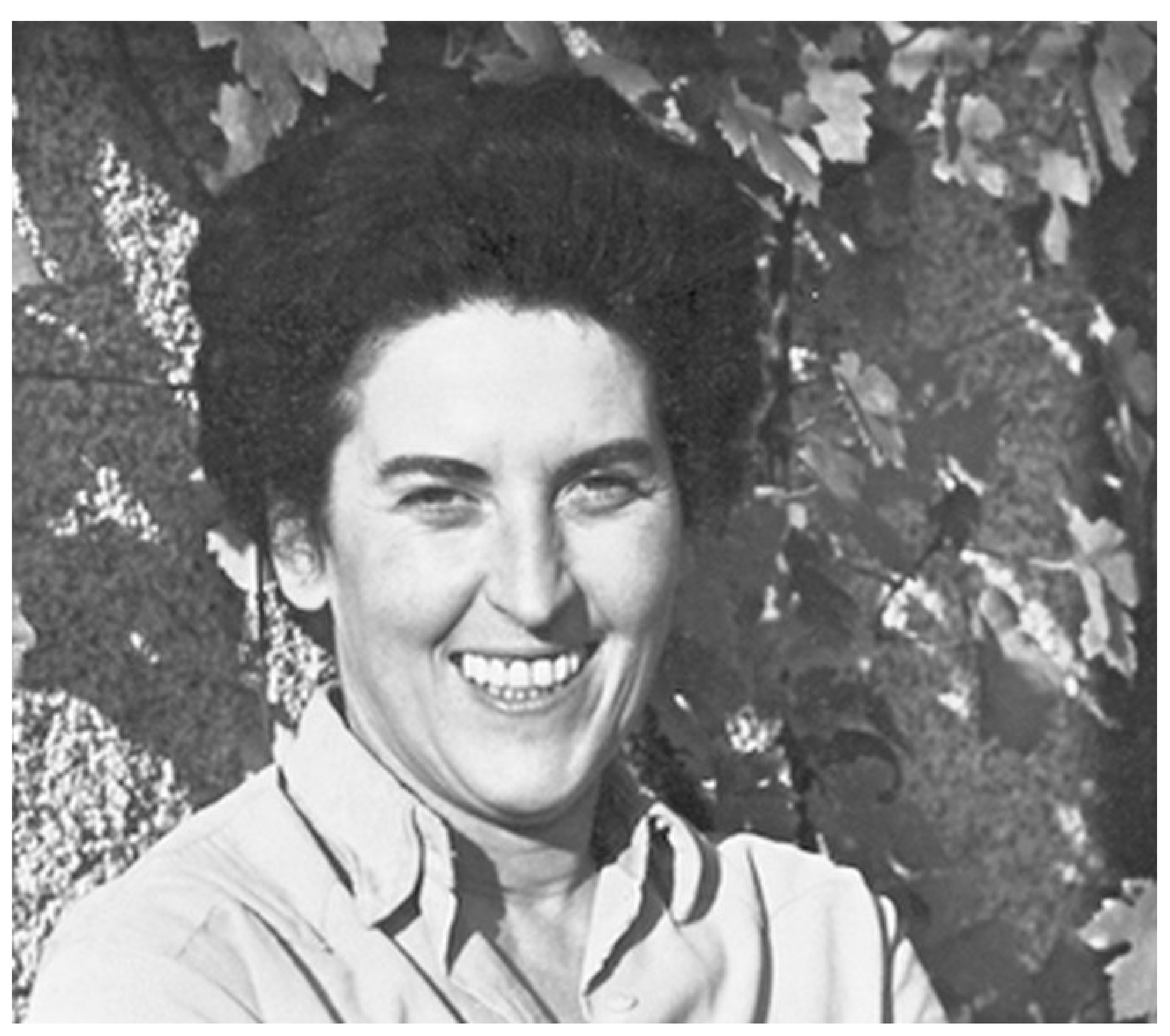
« Peut-être que, en l'écrivant, je le
projette hors de moi. » (p.112)

C'est cette volonté de vivre sans Auschwitz que nous raconte Valentine Goby. Cette soif de vie qui en a surpris plus d'un·e, tant on croit que les rescapé·e·s ne peuvent réellement sortir des camps. Charlotte Delbo, elle, en est sortie grâce au pouvoir libérateur de l'écriture.

« On dirait d'elle avec des mots d'aujourd'hui qu'elle fut un électron libre […] superbe, exigeant, incompris sans doute, rebelle à toute cage, et sa foi inouïe en l'écriture était une déclinaison de sa foi en la vie, ou plus précisément, en la possibilité de renaître – même des cendres de Birkenau. Ses revanches me tiennent debout dans les tempêtes du monde. » (p.163)

Je me promets d'éclatantes revanches, c'est le portrait d'une femme par une autre femme. C'est le portrait d'une femme qui a choisi la joie, par une femme qui a été touchée par ce choix. C'est un portrait intime, où nous lisons autant en Charlotte Delbo qu'en Valentine Goby. Un bel et tendre hommage qui fait honneur à l'écriture et à la vie.

Archives de France



Littérature

« LA CHAMBRE DES ÉPOUX » D'ÉRIC REINHARDT
LA LITTÉRATURE CONTRE LA MORT

Hortense Raynal

Le 17 août 2017, Eric Reinhardt (L'Amour et les forêts, 2014) publie La Chambre des époux, racontant de manière originale une lutte contre le cancer.

Dans l'intimité du carnet de notes

La Chambre des époux est davantage que ce que la quatrième de couverture en dit. Reinhardt ne se contente pas de livrer la simple histoire de Nicolas composant une symphonie pour aider Mathilde - Margot ? Marie ? Ces trois M ressemblent curieusement à ceux d'Un long dimanche de fiançailles (Jean-Pierre Jeunet, 2004) : il en explique les rouages pour le plus grand bonheur du lecteur et de la lectrice. Quel délice de s'immiscer dans le carnet de notes du romancier ! De voir ses hésitations, ses échecs, ses lubies… Construction des dialogues, hésitation sur le choix des lieux de son histoire : tout y est. Les phrases se répètent, se juxtaposent, hésitent, les mots butent et se cherchent… On a l'impression de lire un brouillon, mais un brouillon abouti qui nous révèle les fantasmes de l'écrivain.

La maladie réelle et fictionnelle

Le cancer reste quand même le thème principal. Le cancer véritable de la femme d'Eric Reinhardt qu'il expose, avec toute l'impudicité du romancier dans le prologue, ou celui de ses héroïnes qui se confondent toutes ? Le lectorat ne sait plus très bien, il vacille dans la machine littéraire aux multiples couches qu'est celle de l'auteur. Celui-ci mène avec brio un enchaînement de strates, où la fiction se mêle à la vie, pour livrer un tourbillon de mots. Attention toutefois, cela peut donner quelque peu le tournis… Mais de ce fait, nous rentrons non seulement dans l'intimité de l'auteur comme il a déjà été dit, mais également à la fois dans l'intimité de l'homme. Ce double chemin est un des atouts appréciables de cette oeuvre attendue de la rentrée littéraire.



Catherine Hélie – Gallimard

LA CALIFORNIE EN RÉSISTANCE

C'est peu dire que l'administration américaine est dans la tourmente. A l'extrême opposé de Washington, à cinq heures de vol et trois de décalage horaire, la Californie résiste. Structurer ce mouvement sur le long terme s'avère extrêmement compliqué mais la résistance se déporte sur d'autres terrains, notamment judiciaires. Reportage à San Francisco.

Marion Bothorel

« Il ne peut rien contre l'Etat californien, il n'a pas de pouvoir sur nous. Ce n'est pas notre président. » Voilà ce qu'on peut entendre à El Cerrito, dans la banlieue proche de l'université de Berkeley, lorsqu'on questionne les Californiens présents autour de la table sur Trump. « Ce ne sont absolument pas nos valeurs, ça ne le sera jamais » s'indigne Sandy, assistante de recherche à Berkeley.

61,5% des électeurs du « Golden State » ont, en effet, voté pour Hillary Clinton le 8 novembre dernier, contre 31,5% pour Donald Trump. Soit, une très grande sensation de gueule de bois le lendemain.

Indivisible résistance

Preuve que Trump n'était pas considéré comme une « menace » avant cette date, quatre assistants parlementaires démocrates, sonnés par cette victoire encore inconcevable quelques heures plus tôt, publient le 9 novembre vingt-six conseils pour faire pression sur les élus ; c'est la naissance du collectif « Indivisible ». A peine élue, l'administration devient l'ennemie, sa capacité d'action doit être la plus réduite possible. Le collectif expose ses conseils à la manière d'un guide, par exemple : « comment pense un député et comment utiliser cela pour servir la démocratie ? »,. Ces conseils sont traduits rapidement en espagnol, disponibles en audioguides, à cette adresse : https://www.indivisibleguide.com/guide/.

Le site propose ensuite des moyens d'actions à l'échelle locale. Dès le début, le collectif derrière « Indivisible » divulgue des moyens très concrets de résister : harceler un élu sur le terrain et/ou par téléphone, le forcer à rendre des comptes sur ses prises de position, publier chaque altercation, chaque fait et geste... A la manière de l'ACLU (l'historique Union Américaine pour les libertés civiles), il s'agit de ne rien lâcher, que ce soit sur le plan des idées ou sur le terrain.

Mais rien n'y fait : la gueule de bois s'éternise, au rythme des tweets et des prises de paroles du désormais Président investi.

A El Cerrito, on est passés au dessert et un débat animé s'ensuit sur la responsabilité du vote. Se barricader derrière les frontières de l'Etat californien et revendiquer que Trump, ce « n'est pas mon Président », n'est-ce pas affaiblir la légitimité démocratique ? Deux Israéliens, saisonniers de passage dans la Baie, pointent du doigt les contradictions : « vous l'avez quand même élu ! Vous ne pouvez pas faire comme s'il ne s'était rien passé ! »

C'est toute la difficulté du mouvement de résistance : si les Californiens se rassemblent aisément contre les valeurs de Trump et prônent la liberté et la diversité comme les leurs, difficile de mobiliser les foules en continu.

Fracture

Sur les hauteurs de Twin Peaks, Dean*, chauffeur Uber, exprime cette fracture entre le peuple californien et les partisans de Trump : « il n'aurait jamais dû être président. Moi, en tous cas, je me l'explique toujours pas.... Mais c'est ceux qui ne vont pas à l'école qui ont voté pour lui. » Pas ici, donc, dans cet Etat qui regroupe trois des meilleures universités. Ce microcosme universitaire s'est d'ailleurs trouvé une tête de pont en la personne de l'ancien ministre du travail sous Clinton, le désormais professeur à Berkeley, Robert Reich.

Dean poursuit : « la seule préoccupation de Trump, c'est de faire de l'argent, toujours plus d'argent, il ne se soucie pas du peuple. » Mais quand on l'interroge sur la personnalité du Président, il tempère : « Bush non plus n'était pas un bon gars, c'était aussi un bad boy ; tout ce qui l'importait, c'était le pétrole. » Etat historiquement démocrate, la Californie semble être un eldorado pour Dean.

Adam*, rencontré dans un café, abonde dans son sens et raconte les raisons de son départ pour le Golden State :

« Je viens du Maryland, j'y ai grandi. Un jour, c'était juste après l'élection de Trump, ils ont incendié la



Dans une rue, près de Berkeley.

mosquée. Celle où j'allais avec ma famille depuis que j'étais petit. Je n'y allais plus toutes les semaines mais j'ai été très choqué. C'est ce qui m'a décidé à partir. Ici, je me sens bien, tout le monde est accueillant. Mais j'ai un peu peur pour ma famille restée dans le Maryland. »

Et puis, il y a eu Charlottesville. A El Cerrito, les mines étaient assombries. L'incompréhension était totale. Mais très vite, il a fallu réagir : des mouvements disparates de droite ont annoncé deux rassemblements, le 26 août, au coeur de San Francisco et le lendemain, à Berkeley. « Ca ne peut pas arriver, ça va mal se passer » s'inquiète Sandy. La Constitution américaine définit bien plus largement la liberté d'expression que sa cousine française, permettant ainsi au KKK de continuer à diffuser sa propre émission de radio, avec le David Duke Radio Program, du nom du suprémaciste blanc et ancien « sorcier » du Ku Klux Klan. Les manifestations étaient donc permises en Californie mais le contexte en a décidé autrement ; ce sont des milliers de personnes qui ont déferlé dans les rues, face à une poignée de supporters de Trump. Ils ont scandé « no Trump, no KKK, no fascist USA. » La résistance ne baisse pas les bras.

A San Francisco, son centre névralgique se trouve dans Castro. Ce quartier historique, qui concentre la plus grande communauté gay américaine et dont Harvey Milk s'autoproclama maire, est aussi le point de ralliement des luttes en tous genres. Nous y étions quelques jours avant les manifestations du 26 août. On a poussé la porte d'une librairie, « Dog Eared Book » sur Castro Street.

Après avoir dépassé les stands bariolés des essais pro-LGBT, les flâneurs sont invités à envoyer des cartes postales aux hommes et femmes politiques ; Jerry Brown, le gouverneur de l'Etat californien, Nancy Pelosi, la représentante à la Chambre, Dianne Feinstein, l'ancienne maire de San Francisco, présidente de la commission du renseignement, Mitch McConnell, le chef de la majorité républicaine au Sénat, le président de la Chambre des représentants, Paul Ryan et last but not least, à la Maison Blanche.

La libraire confie que c'est plus de deux milles cartes postales ont ainsi été envoyées depuis le 20 janvier 2017, le jour de l'investiture de Donal Trump. Sur le haut de la pile, déjà affranchie pour Washington, on déchiffre des insultes mais la libraire tempère : « Bien sûr qu'il y a des insultes mais beaucoup donnent aussi des conseils : vous ne devriez pas faire ça comme ça, là, vous n'auriez pas du dire ça, ça ne se fait pas. » Et effectivement, sur la dernière déposée, on peut lire un « ARRÊTEZ DE TWEETER ! » en écriture capitale. Si la libraire insiste sur cet équilibre, il est vite démenti par la sélection des ouvrages sur les étalages.

« Se rendre compte de notre chance »

Partout où on la pose, la question d'une procédure d'impeachment est balayée. Trop compliquée, hypothétique, incertaine. Trump est omniprésent, chacun de ses tweets fait les gros titres. Et surtout, les Californiens avec lesquels nous avons pu parler n'ont qu'une crainte : s'il est destitué, l'équipe dont il s'est entouré se retrouvera réellement avec les pleins pouvoirs. En particulier, le vice-président, Mike Pence. Le 17 août, Steven Bannon est limogé de son poste de conseiller stratégique. On s'attendait à un frémissement d'enthousiasme mais rien : « les autres, c'est limite pire », voilà ce qu'on entend.

La résistance doit donc s'organiser pour durer et pour contrer le plus possible l'action de l'administration. « On a beaucoup de chance de vivre ici », c'est aussi une phrase entendue à plusieurs reprises, à El Cerrito comme en flânant dans les rues. Les élus californiens ont engagé l'Etat dans une bataille judiciaire, afin de préserver des valeurs fondamentalement différentes de celles de l'administration américaine. Eric Holder, l'ancien ministre de la Justice d'Obama, est désormais rattaché au service juridique de la Californie Dans la revue « America », Sylvain Cypel estime à 4 500 le nombre de groupes organisés et atteste :



L'initiative de la librairie «Dog Eared Book», sur Castro Street.

« La résistance est clairement présente sur tout le territoire. Mais nulle part elle ne l'est autant qu'en Californie. »

Un Etat dans l'Etat

La résistance contre Trump s'est déplacée sur le champ juridique. Sandy abonde : « non, il n'a pas de pouvoir. Le pouvoir, c'est notre gouverneur qui le détient. »

Sans entrer dans des considérations juridiques trop poussées, la Constitution du 17 septembre 1787 établit une séparation des pouvoirs claire entre l'Etat fédéral et les treize Etats d'alors - aujourd'hui cinquante. A Washington, le commerce extérieur, la défense, la politique extérieure et les relations entre les Etats. Aux gouverneurs, les pouvoirs restants. L'Amendement X de la Constitution les charge des « pouvoirs qui ne sont pas délégués aux Etats-Unis par la Constitution, ni refusés par elle aux Etats, sont conservés par les Etats respectivement ou par le Peuple. » Et c'est ce qui permet au Congrès californien de voter les lois les plus progressistes : sur les revenus, la santé avec l'instauration d'une assurance maladie universelle, la retraite ou l'éducation…

Dès l'investiture de Trump, le 24 janvier, le gouverneur démocrate de l'Etat de Californie, Jerry Brown alertait ses administrés avec son discours « sur l'état de l'Etat » : « le futur est incertain et les dangers multiples », alertant sur le recours à des faits alternatifs, à l'encontre de la démocratie, de la science. Extrêmement dépendante des apports des travailleurs étrangers, la Silicon Valley se bat pour les droits des immigrés, ouvertement favorable à la régularisation des sans-papiers. Trois millions vivent actuellement en Californie et 28% des Californiens sont nés à l'étranger.

Au Sénat californien - à majorité démocrate, le président Kevin de Leone a instauré une loi pour que l'Etat et ses agents n'appliquent pas les mesures fédérales imposées aux agents anti-immigration. Il a également proposé une loi le 3 avril visant à sanctuariser l'Etat californien contre les décisions fédérales - toutes les grandes villes de l'Etat se sont déclarées sanctuaires, les forces de l'ordre doivent refuser de suppléer aux services de l'immigration et des « papiers d'identité » sont procurés aux immigrés illégaux. C'est ce qui permet à une trentaine de villes - comme Houston, Detroit, Seattle, Miami, Denver, … - de se déclarer « villes sanctuaires ».

La ville de San Francisco s'est particulièrement illustrée par sa détermination à résister ; en novembre 2016, le conseil municipal revendiquait son intention de s'opposer aux décisions de la nouvelle administration « quelles que soient les menaces. » L'élection de Trump a aussi redynamisé les mouvements indépendantistes comme YesCalifornia, dans ce véritable fief de Bernie Sanders et du parti des Socialistes Démocratiques (Democratic Socialists of America, DSA).

La résistance est aussi économique : l'économie californienne s'est construite en grande partie par l'immigration des travailleurs chinois au XIXème siècle, avant l'arrivée des Mexicains et l'attrait international actuel de la Silicon Valley. C'est aujourd'hui, la sixième économie mondiale, juste devant la France et représente environ 13% du PIB américain.

Les menaces de suppression des subventions par l'administration ont révolté la population alors que l'Etat californien donnait, avant la mise à exécution, plus à l'Etat fédéral qu'elle ne recevait de subventions. La fracture avec le reste des Etats-Unis ne fait que se creuser.

Mouvement hétérogène, sans agenda ni leader, le mouvement de résistance californien illustre bien la fracture révélée par l'élection de Trump ; les Californiens sont accusés de vivre dans une bulle, incapables de comprendre le quotidien des habitants du Midwest par exemple. Contestant l'autorité fédérale, la Californie, et plus particulièrement la ville de San Francisco, viennent de poursuivre l'administration en justice, contestant l'obligation des agents à mettre en oeuvre la politique fédérale anti-immigration que l'Etat juge anticonstitutionnelle. A l'heure où nous écrivons, deux plaintes ont été déposées contre la suppression annoncée par le président du statut DACA (Deferred Action for Childhood Arrivals). La résistance continue…

** Les prénoms ont été changés.*

L'ÉVOLUTION DE LA QUESTION LGBT CHEZ LES WACHOWSKI, ENTRE MÉTAPHYSIQUE ET PROSÉLYTISME

Nicolas Renaud

La question LGBT, et plus précisément celle de la transidentité, a toujours été sous-jacente dans la filmographie des frères, puis sœurs, Wachowski. Pour les plus attentif·ve·s, leurs changements de sexe n'avaient ainsi rien de surprenants. Mais cette mutation d'identité s'est aussi accompagnée d'une mutation artistique. Et si la déception que fut la saison 2 de Sense 8 y était liée ?

On imagine aisément qu'un changement de sexe n'est pas une décision que l'on prend sur un coup de tête. Cette problématique préexiste, évolue et murie au fil du temps. On peut donc en retrouver des embryons bien avant que la décision n'ait été prise.

Transe-filmographie

Dès le commencement, le ton est donné. Leur premier film Bound en 1996 met en effet en scène un couple lesbien.

Puis arrive la trilogie qui les hissera à la tête d'Hollywood : Matrix. Il y a d'abord les costumes en latex moulant et les orgies qui rappellent, sinon une liberté sexuelle, le milieu gay underground. Plutôt qu'une référence à Alice au pays des merveilles de Lewis Carroll, certain·e·s* voient dans les pilules que propose Morphée à Néo le traitement hormonal pris par les transgenres. Par ailleurs, dans sa tourmente identitaire, Lana Wachowski a avoué avoir voulu se suicider en se jetant sous un train. Le premier opus voit justement un métro manquer d'écraser Néo. Surtout, la saga raconte l'existence d'une alternative à un monde normé (comprendre hétéro-normé) qui conditionne les individus et les empêche de se révéler.

En 2008, Speed Racer est a priori dénué de telle référence. Pourtant un personnage attire notre attention, Racer X. Celui-ci a vécu une opération chirurgicale pour changer totalement d'identité comme le pourrait le faire une personne transgenre.

En coulisse, Larry est en train de devenir Lara. Des rumeurs indiquent qu'elle se travestit et commence à prendre des hormones féminines. Durant la promotion du film, le duo est alors aux abonnés absents.

Quatre année plus tard sort l'adaptation du livre Cartographie des nuages (Cloud Atlas) de David Mitchell, jugé inadaptable au cinéma. Ici les choses sont plus claires: en plus de la présence d'un couple gay, les acteurs ne cessent de se travestir (changement de genre, d'ethnie, d'âge) pour jouer plusieurs personnages. Plus que jamais le corps n'est qu'une simple enveloppe. Ce qui compte est ce qu'il y a à l'intérieur, l'âme. Pour la première fois, le public découvre publiquement Lara et ses dreadlocks roses.

De son côté, Jupiter Ascending possède aussi de multiples connotations : robot ouvertement gay et interruption systématique de mariages hétérosexuels. Comme toujours le personnage principal est emprisonné par des apparences (ici une femme de ménage) alors qu'il aspire à un autre destin (héritière de l'Univers).

Vient alors en 2015 leur œuvre la plus explicite : la série Sense 8 pour Netflix. En plus d'un couple gay et d'une lesbienne, il apparaît un personnage transgenre. Tous ces personnages éparpillé·e·s dans le monde sont pourtant relié·e·s mentalement les un·e·s aux autres. Entre le Christmas special et la saison 2, le second frère Andy annonce également son changement en Lilly, avant que les tabloïds ne s'en chargent pour lui.

Mise à part ces éléments, force est de constater que leur filmographie est

guidée par un état d'esprit transgenre.

Très tôt elles se sont affranchies des barrières traditionnelles du cinéma : une image mélangeant prises de vue réelles et éléments numériques (ce qu'a révolutionné Matrix), et les règles du montage sont explosées (les cuts de Speed Racer se font à l'intérieur même du plan). Cloud Atlas prouve qu'aucune frontière n'existe, qu'elle soit temporelle, spatiale ou corporelle. La classification même de genre (comique, dramatique, historique, science-fiction…) n'est qu'une convention qu'il s'agit de faire voler en éclat. Rien n'est catégorisé ou hiérarchisé, tout est mélangé. Il en résulte une œuvre fondamentalement hybride, littéralement trans-genres.

Prise de conscience

Vient alors la problématique saison 2 de Sense 8. Qu'est-ce qui a changé ? Une prise de conscience néfaste semble avoir été prise par les réalisatrices.

Sans avoir été un succès franc et massif, la première saison a su créer une solide communauté de fans, chose qui n'avait pas été vécue par les sœurs depuis Matrix. Immédiatement la série a été portée en étendard gay-friendly par la communauté LGBT. Cela n'a pas échappé aux Wachowski qui ont alors compris qu'elles étaient porteuses d'un message de tolérance.

On se rend compte de cette évolution dans le discours promotionnel. Pour vendre la première saison, le co-créateur de la série J. Michael Straczynski avance comme argument cette question : « Que faites-vous quand quelqu'un d'autre vit dans votre tête et a accès à vos talents, votre histoire et vos secrets ? » Ce qui est important n'est pas tant la nature de ce qui différencie les personnages mais le fait même qu'ils soient différents. Pourtant un basculement va s'opérer. Dans la vidéo de Netflix réalisée pour remercier la mobilisation des fans, le discours de Lara est clair : « Quand j'étais jeune j'ai vu des personnages transgenres qui étaient tragiques, une blague, victimes, ou psychopathes […] Je voulais faire une histoire à propos des différences de chacun qui peuvent permettre de nous unir ». La nature de la différence vient alors au premier plan.

Dans la saison 1 on se fichait de savoir si le personnage était gay, transgenre, ou en proie à une société traditionnelle. On finissait par oublier ces caractéristiques pour ne retenir que les failles qu'elles induisent. L'important n'était pas leurs différences mais comment chaque expérience pouvait nourrir celle des autres. L'individu laisse la place au collectif. La saison 2 fonctionne à revers de ce principe. Les interactions entre les personnages se font de moins en moins décisives et seules résident leurs histoires individuelles.



Première apparition de Lana Wachowski : prix du HRC Visibility Award- Drew Angerer Getty Images

Métaphysique Nietzschéenne par les Wachowski (Cloud atlas) - Copyright Jay Maidment / Warner Bros.

Par ailleurs les problématiques auxquelles sont confrontés les personnages se sont déplacées. Par exemple le problème du personnage gay Lito était lié à l'acceptation de soi et les conséquences sur la pérennité de son couple. Lorsque les deux hommes rompent, le spectateur est bouleversé, non pas en raison de son homosexualité, mais pour son histoire d'amour attachante, quelle qu'elle soit. D'ailleurs, la résolution de cet enjeu passera par une scène de réflexion sur l'Amour universel et l'Art. La différence entre la nature des couples n'est plus. La saison 2 reprend la problématique de l'assomption du personnage mais en la réduisant à la seule caractéristique de son orientation sexuelle. Ce n'est pas un détail si l'apogée de son parcours prend place durant la Gay Pride de Sao Paulo.

Dorénavant le cœur de la série n'est plus l'universalité des individus mais la promotion de la tolérance à l'égard de la communauté LGBT. Une telle volonté n'est en rien blâmable. Cependant nous préférions des Wachowski leurs envolées philosophiques et métaphysiques plutôt qu'un point de vue plus terre-à-terre. Le traitement subtil et transcendantal de ces problématiques a laissé place à une prise de parti plus évidente.

**Référence : The Matrix as Transgender Metaphor de Film Runner*

« UNE VIE VIOLENTE » - ITINÉRAIRE D'UN NATIONALISTE CORSE

Victor Costa

Il y a un peu moins d'un mois, Thierry de Peretti, réalisateur corse, sortait Une Vie Violente, son deuxième long-métrage. Après Les Apaches, qui avait reçu un accueil mitigé du public, il revient avec une œuvre traitant de l'histoire vraie d'un nationaliste corse, tout en gardant pour fil rouge la volonté de dépeindre la société insulaire.

Le 4 août dernier, le petit village de Lama en Haute-Corse voyait déferler l'île entière — et c'est à peine exagérer tant les règles de stationnement aux abords du village furent bafouées ce soir là — à la projection du nouveau film de Thierry de Peretti, dans le cadre du festival du film européen de Lama. Les spectateurs étaient tellement nombreux à souhaiter assister à la projection du nouveau film de l'enfant du pays qu'une deuxième séance a du être donnée dans la foulée, fait rarissime pour l'évènement.

Mais cette folle affluence était prévisible. En effet, les locaux, attachés à l'image que le cinéma dresse de leur île, voulaient voir le résultat. D'autant que le film a bien évidemment un retentissement national, avec une présentation à la semaine de la critique à Cannes en mai dernier. Et d'autant plus que, depuis L'Enquête Corse, dont on garde en mémoire quelques bonnes répliques malgré la caricature, il n'y avait pas eu de tels film mettant en lumière la société corse.

Depuis son premier long, Les Apaches, Thierry de Peretti s'attache à pallier ce manque en en dressant le portrait, ou plutôt en la photographiant.

Un scénario volontairement complexe

Dans Une Vie Violente, le scénario se concentre sur l'histoire — vraie — de Stéphane, jeune homme issu



De gauche à droite : Jean Michelangeli, Cédric Appietto et Henri-Noël Tabary

de la bourgeoisie bastiaise, ambitieux et méprisant à l'égard de l'île (« j'irai pas étudier à Corti, y'a que des cloches! »), qui va progressivement devenir un leader nationaliste.

Narré à la manière d'un rise and fall, le film suit donc la métamorphose de ce jeune homme manipulable, mettant le doigt dans un engrenage — ou plutôt se laissant entraîner dans une spirale mortelle.

Au départ simple étudiant qui cache des armes dans son studio d'Aix-en-Provence pour rendre service à ses amis, il est condamné à de la prison ferme. C'est à ce moment-là qu'il « tombe dans les filets » d'autres détenus nationalistes. À leur contact il va peu à peu se détourner de ses positions apolitiques. A sa sortie, il est transformé en militant déterminé à combattre pour son île.

Un schéma, et seulement le schéma, qui pourrait faire écho à l'actualité française et au départ de jeunes au Proche-Orient, eux-aussi parfois radicalisés dans les geôles, alors qu'ils n'étaient au départ que de jeunes athées sans aucune volonté combattante.

Au début de son engagement, jeune leader plein d'espoir, il va se laisser dépasser par de multiples conflits, principalement les conflits d'intérêts, mais surtout par une lutte politique qui, tout aussi légitime qu'elle puisse être, est ordonnée au nom d'un peuple qui n'a rien demandé.

Ce scénario à la narration aussi complexe que la réalité, fait état de tout ce système littéralement pourri entretenu par et pour l'État français : les luttes fratricides entre les différentes branches nationalistes, ou les luttes internes à ces branches. Sur ce point, on peut citer en exemple cette scène du début du film au cours de laquelle Stéphane et ses camarades de lutte se posent la délicate question des moyens : sont-ils justifiés par la fin ?

Il dépeint également la guerre entre nationalistes et mafia, et permet donc la précieuse distinction de ces deux entités bien trop souvent confondues par les continentaux.

Le scénario, piédestal pour dépeindre la société corse

Au-delà de ce scénario, et, de manière habile, Thierry de Peretti parvient à faire prêter aux personnages un point de vue sur leur propre condition. Les scènes traitant de l'intrigue et mettant en scène les personnages principaux sont parfois entrecoupées par des scènes satellites où prennent place leurs proches. Par exemple, un thé entre mamans, ou une interview d'un nationaliste filmée au caméscope. Thierry de Peretti parvient alors à mettre en exergue de manière plus ou moins explicite certains faits qui font la Corse depuis plus de 50 ans : le fait que l'existence du Front a permis d'empêcher le bétonnage de l'île mais aussi des simples détails sur la manière de vivre. Et cela sans jamais tomber dans la caricature : le port d'arme dans certaines soirées, les tirs en l'air lors des mariages, les embrouilles dans les cafés où personne ne bronche, les échanges de puttachji (ragots) sur les femmes de voyous. Cela existe mais n'est pas pour autant coutume.

Plus généralement, Thierry de Peretti rend compte tout au long du film de la manière de parler, de se comporter, de vivre de la société corse. Et démontre qu'elle est bien différente de celles de la société française.

Le film corse dont la France avait besoin

Enfin, il est important de souligner que, comme pour Les Apaches, Thierry de Peretti a tenu à s'entourer d'acteurs corses, ce qui n'empêche pas le réalisateur de faire jouer également des continentaux, mais également d'amateurs. Au détour d'une Zilia-glace quelques heures avant la présentation du film à Lama, Jean Michelangeli, l'interprète du rôle principal, nous confiait qu'il campait ici son premier rôle. Un choix audacieux.

Mention spéciale pour des scènes d'activisme nocturnes filmées façon reportage TV qualité VHS, ainsi que pour la bande originale mêlant classiques du répertoire corse et musiques actuelles, avec notamment The Brian Jonestown Massacre en ouverture, et le mélancolique Blinded By The Lights de The Streets en générique de fin (qui avait opéré également dans Tout Ce Qui Brille de Géraldine Nakache et Hervé Mimran).

2ème long-métrage réussi pour Thierry de Peretti, qui malgré quelques détails exagérés, sort le film corse dont la France avait besoin. ■

Une Vie Violente, de Thierry de Peretti, sorti le 9 août 2017

REMBOBINONS
DERRIÈRE LE MASQUE DE DOOM, DANIEL DUMILE

Noé Cornuau

Musique

Entre les références musicales qui prennent la poussière depuis des décennies et celles qui sortent chaque jour, il est parfois difficile de s'y retrouver et de se construire une culture underground. Chaque mois, Maze va rembobiner ses cassettes et vous dévoiler de nouveaux horizons sonores.

Daniel Dumile, plus connu sous le nom de MF DOOM, apparaît en public uniquement caché par un masque de fer. Cynique et toujours surprenant, MF DOOM a développé au cours des vingt dernières années un univers musical qui continue d'inspirer les plus grands rappeurs de Mos Def à Nas en passant par Wu-Tang Clan.

Révélant chaque semaine un titre de son nouvel album, The Missing Notebook Rhymes qui sortira intégralement ce 14 novembre, Daniel Dumile attise depuis le début du mois d'août sa grande communauté de fidèles. Les quatre titres déjà sortis sont caractéristiques de l'identité artistique de MF DOOM ; on y retrouve des samples de scène de cartoons, des rimes moqueuses et une pochette directement issue des comics. Profitons de cet album à venir pour ré-explorer ou découvrir la discographie de celui souvent surnommé « our favorite rapper's favorite rapper ».

KMD : insolente adolescence

Avant de devenir MF DOOM, Daniel Dumile était Zev Love X, producteur et rappeur du groupe KMD composé de son frère Dingilizwe (Subroc) et du rappeur Onyx, fondé en 1989.

Influencées par celles du groupe hip hop A Tribe Called Quest, les chansons de KMD abordent avec la même nonchalance les premières soirées, les filles, et les problèmes sociaux, le quotidien de ces jeunes garçons. KMD détourne avec humour les stéréotypes racistes américains. Ainsi, la couverture de leur deuxième album Black Bastard, où l'on voit la caricature d'un homme noir lynché et pendu, pend littéralement les clichés véhiculés sur la communauté afro-américaine. Ce qui distingue toutefois KMD des autres groupes est la simplicité de la dénonciation, sur fond instrumental adolescent fait de samples de cartoons.

Mais la période KMD s'achève brusquement ; en 1993, Subroc meurt dans un accident de voiture et Black Bastard est interdit de sortie commerciale - couverture choquante. Daniel Dumile disparaît de la surface de la terre pendant quelques années.

Le retour du supervilain

En 1997, dans plusieurs cafés newyorkais, un homme masqué multiplie les représentations. Il s'agit de Daniel Dumile renommé MF DOOM, en l'honneur du Docteur Fatalis des Quatre Fantastiques.

C'est peut-être ce masque de fer qui attisa tout d'abord la curiosité. Encore aujourd'hui, Daniel Dumile ne montre plus son visage au grand public que ce soit lors des interviews ou des concerts. Pourtant, d'après MF DOOM, le masque serait peut-être la chose la moins intéressante de sa

nouvelle identité. Il servirait avant tout à cacher son apparence qui nous détournerait de l'essence du message transmis. Comme pour les héros masqués des comic strips, l'identité importe peu, ce qui compte, ce sont les mots et les actes.

L'univers DOOM

Avec DOOM, Dumile met au monde un univers musical et lyrique inédit qui se développe dans chaque album. Au cours de sa carrière musicale, il a signé des albums sous le pseudonyme de DOOM et aussi sous le nom King Geedorah ou Victor Vaughn. Chaque avatar de Dumile a sa propre personnalité et son propre point de vue. Chaque album ou projet se présente de la sorte comme un microfilm sur le personnage. Ainsi, le flow utilisé par Dumile pour MF DOOM ou Victor Vaughn n'est pas le même, les rimes et les beats non plus.

MF DOOM est le supervilain de tous les rappeurs. C'est le plus cruel de tous; il serait, d'après Dumile, un des seuls rappeurs à avoir la légitimité de « brag » (se vanter) sur ses mérites. Duel, DOOM aime et déteste l'humanité et n'hésite pas à dénoncer la précarité, la violence et la drogue. MF DOOM est probablement le personnage le plus complexe de Dumile, dans la mesure où il apparaît dans la majorité des albums à son nom et en collaboration avec d'autres producteurs tels que Madlib dans Madvillainy (2004).

Les autres personnages de Dumile sont tout autant développés, même si moins d'albums leur sont consacrés. Victor Vaughn, par exemple, est un jeune voyou de 18 ans plus vindicatif et nerveux que DOOM. King Geedorah, lui, est un monstre de l'espace à trois têtes. Son album, Take me to your leader (2003), se veut cosmique présentant le point de vue d'un extra-terrestre sur la bêtise humaine.

Dumile le génie inconnu

Daniel Dumile multiplie certes les alias et les projets mais son univers musical reste imprégné par une cohérence indéniable : chaque personnage est marqué par l'humour et le cynisme de Dumile et ses parties rythmiques emblématiques. Il se présente ainsi comme un chef d'orchestre qui assure le bon fonctionnement du monde qu'il a lui-même créé.

Dumile est un producteur prodige qui au cours des années a créé sa propre signature instrumentale. Elle s'articule autour de nombreux collages de samples et des rythmes jazzy directement inspirés de Mingus, Coltrane ou Davis. Sophistiqué et dense, le monde instrumental de Dumile est à l'origine même du processus créatif du rappeur : c'est à partir de ses créations musicales que Dumile développe ensuite son flow. La diversité et la richesse des séries instrumentales Special Herbs (Vol. 1, 2, 3, 4, 4&5, 5&6, 7&8, 9&0), enregistrées sous le nom de Metal Fingers, sont bel et bien les témoins de la complexité de Dumile.

Toutefois, c'est principalement en tant que parolier que Dumile a contribué au rap. Tout particulièrement avec le personnage de DOOM, Dumile a développé avec un humour rarement égalé le concept de « bragging song ». Acerbes et percutantes, les rimes de DOOM sont des critiques cyniques de la société et des autres rappeurs ; Beef Rap est probablement un des exemples les plus emblématiques de son style lyrique :

« Enough about me, it's about the beats
Not about the streets and who food he about to eat
A rhyming cannibal who's dressed to kill and cynical
Whether is it animal, vegetable, or mineral
It's a miracle how he get so lyrical
And proceed to move the crowd like a old Negro spiritual »

Daniel Dumile est considéré comme l'un des meilleurs rappeurs underground. À juste titre. Son renouvellement musical perpétuel continue encore aujourd'hui de surprendre et d'inspirer les rappeurs contemporains. Et nous tous.

Wiesenland, 2011



Musique

L'ALT-RIGHT, OU LA LIBÉRATION DE LA PAROLE RACISTE

Les tragiques événements de Charlottesville ont mis en lumière les mouvements d'extrême-droite aux États Unis et la violence, physique et morale, qui accompagne la manifestation de ses opinions. Le grand public a découvert l'existence de ce qu'on appelle l'Alternative-Right, appellatif relayé par les médias depuis l'élection de Donald Trump. Le Président refuse de condamner fermement le mouvement, et évoque un « Alt-Left » qui serait, selon lui, aussi responsable.

Pauline Lammerant

L'Alternative-Right est le nom donné pour représenter l'extrême-droite américaine, bien que celle-ci soit en fait un peu plus complexe qu'une seule entité et composée de différents groupuscules. Dans un billet publié sur le site américain Quartz et relayé par Le Monde, Tim Squirrel, un doctorant en science et technologie à l'université d'Edimbourg et membre du laboratoire de recherche Alt-Right Open Intelligence Initiative, établit cinq catégories de partisans de l'Alt-Right. Il distingue les trolls qui sévissent sur internet à coup de photomontages et tweets racistes, anti-féministes et homophobes, les « anti-progressive gamers » qui opèrent au sein des jeux vidéos, les « men rights activists » en quête de virilité, les « anti-globalization » qui prônent un retour à un état protectionniste et les fameux suprématistes blancs.

Des groupes aussi connus que dangereux se greffent au mouvement : les membres du Ku Klux Klan et les néonazis ont affiché fièrement leurs croix gammées lors des derniers événements d'août. L'Alt-Right est donc la bannière sous laquelle tous ces groupes se rassemblent, animés d'une cause commune bien qu'ils ne partagent pas tous le même degré de violence : la frustration et la haine envers les femmes, les noir·e·s, les juif·ve·s, les homosexuel·le·s, et de façon stéréotypée, les individus qui ne sont pas des hommes blancs.

Mais pourquoi cette haine ? Tous ces individus estiment que la prétendue race blanche est menacée par le multiculturalisme et certain·e·s, comme les suprématistes ou les néonazis, s'estiment supérieur·e·s. Ils et elles défendent l'idée que l'american way of life risque de disparaître avec l'immigration et le mélange interculturel. L'alternative se voudrait un habillement plus moderne de l'extrême-droite telle qu'on la connaît, issue de thèses « savantes » émises par des universitaires américain·e·s depuis les années 1980.

L'élection de Donald Trump a démocratisé la parole de l'extrême-droite

Depuis l'élection de Donald Trump, et dès sa campagne, ce mouvement et ses tendances se sont exaltées sur les réseaux sociaux et ses partisan·e·s se sont déchaîné·e·s sur les fora, tels que 4chan ou Reddit. Le mouvement avait largement pris parti dans la campagne, et avait fait circuler articles, insultes et moqueries sexistes sur la candidate de l'opposition, Hillary Clinton. Le désormais président aborde en effet tous leurs thèmes de prédilection avec ses bombes médiatiques sur les femmes, sa volonté de construire un mur avec le Mexique, ses décrets anti-immigration etc.

Richard B. Spencer, figure de la « droite alternative » à l'origine de l'appellation Alt-Right, l'a admis lui

même : « Donald Trump nous a fait décoller de zéro. Il nous a permis de changer l'image d'un mouvement qui était très intéressant mais considéré comme marginal et déconnecté de la réalité. Nous parlions entre nous de nos propres idées. Aujourd'hui, nous le faisons toujours, mais nous sommes connecté·e·s à une campagne, connecté·e·s par nos attaques contre la gauche, voilà où nous en sommes» . Le magazine d'investigation californien Mother Jones, qui a recueilli les précédents propos de Richard B. Spencer, estime que ce dernier « a réussi à se saisir de l'occasion représentée par l'incroyable campagne électorale de Donald Trump pour donner au racisme un nouveau vernis radical chic ». Et les liens entre Trump et l'Alt-Right sont ambigus.

> « Donald Trump nous a fait décoller de zéro », Richard B. Spencer, à l'origine de l'appellation Alt-Right

Le directeur de campagne du candidat républicain était à l'époque Stephen Bannon, anciennement responsable du site Breitbart News qui diffuse largement des opinions racistes, sexistes et homophobes et qui se revendique de l'Alt-Right. On retrouve parmi ses unes des titres tels que « La solution au harcèlement en ligne est simple ; les femmes devraient se déconnecter » ou encore « Hissez le fièrement et haut, le drapeau confédéré proclame un glorieux message ». Et pourtant, d'après Richard B. Spencer, Stephen Bannon pratique l' « Alt-light »... La figure désormais emblématique de l'Alternative-Right n'est en effet pas du genre à minimiser son propos ou à craindre de heurter l'opinion : une vidéo tournée à Washington le 19 novembre 2016 montre ses partisan·e·s faire des saluts nazis alors que Spencer se réjouit de la victoire de Donald Trump en scandant des « Heil Trump, Heil our people, Heil Victory ! ». Frissons.

Charlottesville, d'internet à la réalité

Malheureusement, les partisan·e·s de la défense de la « race » blanche ne se contentent plus de saluts nazis et d'insultes sur internet. Le 12 août dernier, prétextant une manifestation contre le déboulonnement de la statut d'un chef militaire sécessionniste du sud, Robert E. Lee, un certain nombre de groupuscules du mouvement se sont donné rendez-vous dans la petite ville de Virginie avec torches, slogans racistes et drapeaux nazis. Mais des manifestant·e·s antifascistes y étaient aussi, et le face à face entre les deux groupes s'est soldé par des injures, à coups de « nazis ! » et de « tafioles ! », mais aussi des affrontements physiques. La violence n'a fait qu'escalader, jusqu'à ce qu'un sympathisant de la cause suprématiste blanche, James Fields, 20 ans, ne fonce dans la foule avec sa voiture, blessant plusieurs personnes et tuant une jeune femme, Heather Heyer. Cet acte d'une rare agressivité a profondément choqué une grande partie de l'opinion, et les citoyen·ne·s américain·e·s ne se sont pas vu·e·s rassuré·e·s et défendu·e·ss par leur président alors qu'iels attendaient une condamnation ferme et sans équivoque.

Mise en cause d'un « Alt-Left » par l'extrême droite

Donald Trump a condamné les violences en mettant dos à dos l'extrême-droite et les antiracistes, sans rendre hommage à la victime ou présenter ses condoléances, lors d'une conférence au sein de la Trump Tower qui a scandalisé jusque dans les rangs républicains : « Nous condamnons dans les termes les plus forts possible cette énorme démonstration de haine, de sectarisme et de violence venant de diverses parties ». Et d'ajouter : « Que dire de l'Alt-Left qui a attaqué l'Alt-Right comme vous dites ? N'ont ils pas une part de responsabilité ? Ont-ils un problème ? Je pense que oui ».

Au lendemain de la tragédie de Charlottesville, Jason Kessler, qui avait été à l'origine de la manifestation, devait prendre la parole mais il a été violemment bousculé par un groupe antifasciste qui l'accusait ouvertement de meurtre. En janvier, Spencer avait reçu un coup de poing lors d'une conférence de presse. L'extrême-droite se sert des déclarations de Donald Trump et de ces deux actes isolés pour dénoncer les antifascistes et prétendre qu'iels appellent à la violence, une façon de se positionner en victime.

Les semaines suivantes les deux incidents, le hastag « #punchanazi » (« frappe un nazi ») a fait son apparition sur twitter et était dans les top tendances de partage. Ces dernières semaines, le mot clé accompagnait parfois des photos de femmes aux visages tuméfiés avec des phrases choc telles que « it's ok, she's a nazi. ». Après enquête du fondateur du site Bellingcat, Eliot Higgings, spécialiste de la vérification d'information, il s'avère qu'il s'agit de photos détournées d'une campagne de prévention contre les violentes faites à l'égard des femmes par des « trolls » de l'Alt-Right pour faire croire à l'opinion que l' « Alt-Left » promeut la violence envers les femmes partisanes d'extrême droite et décrédibiliser les antifascistes.

Mais la question de la réponse physique envers les suprématistes blancs et néonazis en tous genres fait réellement débat aujourd'hui. Depuis la Seconde Guerre mondiale, la société américaine cultive l'idée qu'il faut combattre le nazisme, lutte mise en scène par des héros musclés dans des films tels que James Bond. Mais la réponse physique n'est pas non plus acceptable lorsque l'on promeut la paix et que l'on dénonce la violence. Face au débat, deux attitudes ; adopter l'indifférence pour marquer son mépris et son désaccord face à des propos parfois insoutenables, ou utiliser ses poings, pour les mêmes raisons. Un blogueur sud-africain,



@Getty Images/AFP

Tauriq Moosa, spécialiste des pratiques ethniques, a publié un billet dans le Guardian dans lequel il explicite le débat. Il développe l'idée selon laquelle il faut penser la morale dans un contexte global, et ne pas seulement l'appliquer à des règles précises telles que « La violence c'est mal ». Il explique ainsi ; « Si frapper un nazi veut dire empêcher le nazisme, alors frapper les nazis est justifié. La fin justifie les moyens ».

Vers une escalade accrue de la violence ?

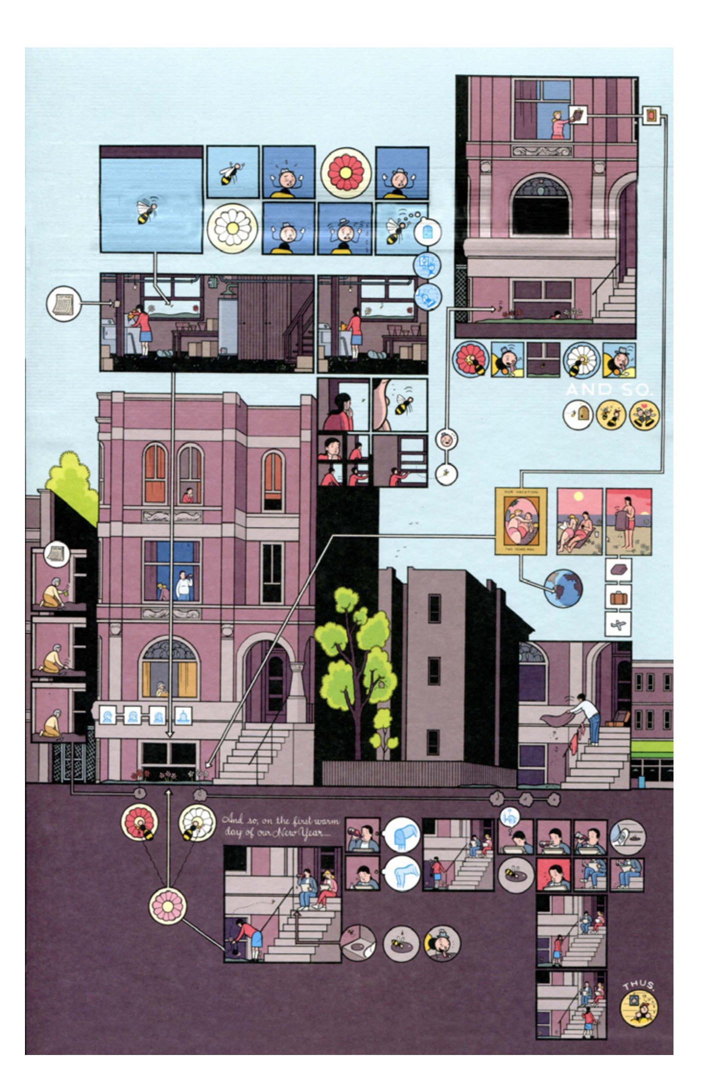
Le climat est plus que jamais tendu. Charlottesville est devenue le symbole de l'affrontement entre les deux camps, et la tragédie qui y a eu lieu témoigne de la violence et de la haine entre militant·e·s de l'extrême-droite et antifascistes, anti-racistes. Dans le cadre d'un reportage réalisé par Vice, une journaliste a suivi un groupe de suprématistes blancs sous le « commandement » de Christopher Cantwell, revendiqué de l'Alt-Right, durant le weekend d'affrontements à Charlottesville. Sans filtre et face caméra, l'homme explique qu'il mène les manifestations en attendant qu'arrive au pouvoir « quelqu'un comme Donald Trump mais qui ne donnerait pas sa fille à un juif. Quelqu'un de vachement plus raciste que Donald Trump. ».

A l'heure actuelle, être raciste n'est plus un tabou mais une revendication pour ces groupuscules. Filmé quelques heures seulement après que la voiture de James Fields ait percuté plusieurs personnes, fauchant la vie d'Heather Heyer, Christopher Cantwell s'est dit satisfait de la journée, n'ayant pas eu de mort dans leurs rangs ; « Un point pour nous. ». Une façon alarmante de compter des points et de considérer la vie ; quelle valeur pour une vie autre que celle de ses compatriotes suprématistes ? Un bilan qui ne laisse présager rien de bon ; il faut espérer que la législation américaine durcisse le ton envers les manifestations extrémistes quitte à entamer un profond débat sur la liberté d'expression, et que Donald Trump prenne des mesures et un positionnement ferme face à l'escalade de la violence.

« BUILDING STORIES », LA BANDE DESSINÉE À MONTER SOI-MÊME

Trois ans après sa publication en 2012, Building Stories s'est vu attribuer le prix spécial du jury d'Angoulême, récompense prestigieuse s'il en est. Il est pourtant resté relativement discret en librairies, où vous pourrez parfois trouver son grand format engoncé dans quelque remise lugubre ; il est grand temps de remettre cette perle baroque dans les incontournables du bédéphile.

Loris Prestaux



Une page de Ware : ne vous y perdez pas © Editions Delcourt

De nouveau, Chris Ware, 46 ans et petite star du neuvième art, déconcerte. En lieu et place du traditionnel roman graphique, il nous met en effet entre les mains une boîte lourde, encombrante et pas très bon marché. En quatrième de couverture, sous couvert de gracieusement présenter son œuvre et son contenu et afin de nous permettre de nous échapper de « l'incorporalité électronique de l'existence », l'auteur nous noie comme d'habitude sous les informations superfétatoires et volontairement trop complexes qui ne nous apprennent rien sur ce que nous nous apprêtons à lire. Plus qu'une chose à faire : ouvrir la boîte de Pandore.

Quatorze valent mieux qu'un

Sous la surprise, surtout, ne lâchez pas le coffret : vous en laisseriez s'échapper les quatorze livrets, dépliants, volumes reliés et affiches qui composent le tout de Building Stories. Un véritable labyrinthe d'informations, à l'ordre volontairement laissé libre au lecteur. La question se pose, pendant une seconde : par où commencer ? En l'absence de réponse clairement indiquée, il faudra commencer au hasard, peut-être, par habitude de lecteur, par ce qui ressemble le plus à un volume de bande dessinée dans ce fatras. Au fil des pages et des livrets - et ils sont nombreux- notre œil détricotera tout un univers, s'étalant sur quelques personnages et quelques décennies. Au cœur de cette multitude émerge un personnage principal, une femme, fleuriste un temps après ses études d'art et apparemment à la recherche d'une vie de couple bien rangée. N'allez cependant pas vous mettre en tête que ses folles péripéties la mettent au niveau d'un Harry Potter du quotidien : les enjeux présentés à travers elle

sont normaux, banals même. C'est pourtant ce manque d'aventure qui nous permet de nous rapprocher de ses questionnements ô combien existentiels qui, en chacun des lecteurs, pourra toucher une corde sensible. Quel est mon rapport à la mort ? Aurais-je dû faire autrement ? Ai-je choisi par envie ou par dépit d'autre chose ? Dois-je revenir sur tout cela ? Autant de questions qui taraudent ou tarauderont chacun de nous : c'est le temps qui passe, le fil conducteur de cette réflexion.

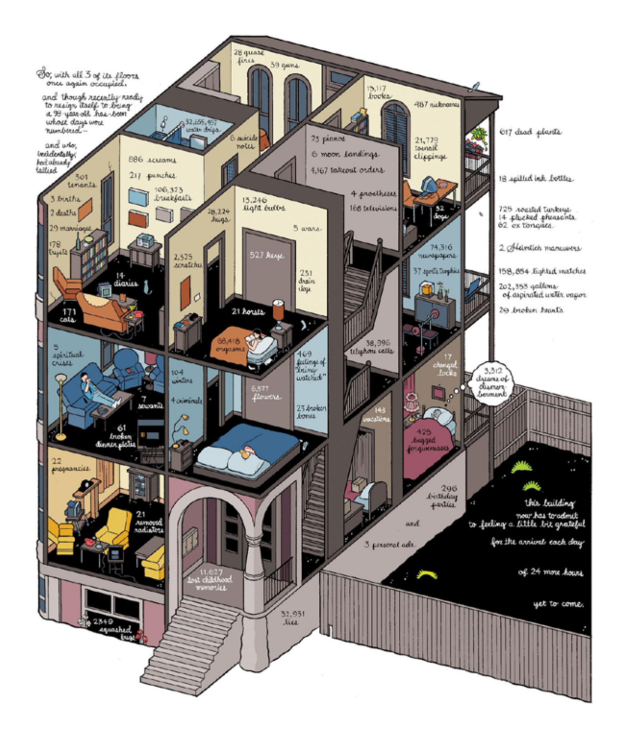
À travers ce sur quoi il s'appesantit, Chris Ware nous donne d'ailleurs son avis, sinon nous le martèle, sur ce qu'il est pertinent de considérer dans l'histoire d'une vie par rapport à ce qu'il est inutile de répéter. Exemple flagrant, notre héroïne anonyme est amputée au niveau de la jambe gauche, sans qu'il ne nous soit jamais donné les moyens de savoir pourquoi. Simplement, c'est un événement qui est arrivé et qui n'influe que de manière mineure sur l'histoire, tandis qu'un accent bien plus prononcé sera mis sur les doutes, les angoisses, la routine de cette femme. Aussi nombre d'aspects sont laissés de côté qui sont autant de questions que nous trouverons sans réponse, sinon celle qu'il y a des questions qu'il n'importe pas de poser. Chris Ware s'écarte en bien des façons de la structure narrative classique, pour laisser totale liberté au lecteur : injonction lui est donc faite de retracer l'histoire qui lui plaît dans ce grand méli-mélo, et d'en retirer les enseignements qu'il en souhaite.

Un style maîtrisé pour une vie à la dérive

Les aficionados de la bande dessinée connaissent l'inimitable style de Ware ; les lecteur·rice·s d'actualité anglophone les plus attentif·ve·s le reconnaîtront immédiatement. Il compose en effet régulièrement des couvertures pour le New Yorker, avec toujours une photographie et une atmosphère à couper le souffle. Les plus chanceux·ses ici seront donc ce·lles·ux pour qui tout reste à découvrir de cette patte très stylisée, à la frontière du dessin technique voire anatomique. Le style reste d'une cohérence rare et remarquable tout au long de ces différents fils narratifs : jamais surprenant, jamais transcendantal quoique toujours effectué avec une maîtrise incomparable, il sert parfaitement le propos. Les changements entre point de vue isométrique et 2D quasi-vidéoludique mettent les personnages au centre d'intérieurs fouillés, quasiment aussi importants qu'eux : leur vie ne prend sens que dans cet environnement à la même échelle (insignifiante ?) que les événements qui la rythment. Les nombreux graphes, parfois anatomiques, parfois architecturaux, sont le prétexte à une multitude de détails, qui donnent à ce récit ce que j'appellerai une banale profondeur : sans jamais d'extravagance, on est happé aux larmes dans les vies et les tourments existentiels d'une poignée de personnages que l'Histoire aurait pu oublier. Si ce n'était Ware, mettant sans relâche en relief cette mélancolie omniprésente, inhérente au temps qui passe, qu'il relie de sa patte aux murs qui entourent chacun : à ce titre, l'immeuble de nos personnages en est un à part entière.

Le tout n'est pas nécessairement facile à lire. L'auteur multiplie les flèches biscornues, les polices taille 4, les détails dans tous les coins, une foultitude bourgeonnante qu'il alterne sans vergogne avec des pages dénuées d'action. Mêlés au format unique de cette œuvre, il semble parfois difficile de s'y retrouver : quand, après un dépliant sur le sentiment de solitude, il nous faut revenir aux facétieuses aventures d'une abeille espiègle, il est presque obligatoire de faire une pause pour se forcer à changer d'ambiance. Pourtant, une fois tous ces bouts d'histoire épars remis dans l'ordre, une fois le sens qu'ils ont pris à nos yeux donné à cette continuation d'extraits aléatoires, la profondeur de Building Stories prend aux tripes ; l'identification est telle que notre propre vie prend le reflet de celle que l'on vient de nous présenter, jusque dans ses aspects les moins héroïques.

C'est en refermant le coffret, avec ce terrible sentiment qu'on a à peine commencé, que l'impact de Building Stories se dévoile. Et de voir Chris Ware se jouer de nous : « tu en voulais plus ? Mais demande, mon petit, pose tes questions. Tout est déjà là ». Et c'est là, brusquement, qu'on réalise qu'on le savait déjà, que ce petit bijou a déjà parlé de tout ce qu'il avait promis. De l'histoire d'un immeuble, des personnages qui y habitent, des pierres qui s'érodent. Des vies qui se construisent, qui s'amoncellent sans que quiconque y prenne garde. Des étages de bâtiments, comme autant de tranches de vie, comme autant de découpes, de filtres que nous traversons pour nous contempler. Notre vie, celles des autres, des liens qu'il nous faut élaborer de nos propres mains afin d'y donner du sens. Building Stories ne cherche pas à raconter une histoire : il nous donne les outils pour enfin voir la nôtre.



Le bâtiment qui sert de lieu principal de l'action

TWIN PEAKS C'EST FINI

« Nous nous reverrons dans 25 ans », murmurait la défunte Laura Palmer à Dale Cooper, à la fin de la saison 2 de Twin Peaks. 27 ans, trois saisons, un film prequel, Twin Peaks s'achève solennellement, non sans l'émoi de ses adeptes. Une attraction audiovisuelle que l'on doit à David Lynch et Mark Frost. Hommage à Twin Peaks et à son univers onirique.

Caroline Fauvel



Cinéma

Si l'on pose un regard unique sur le synopsis de Twin Peaks, on découvre une quelconque enquête menée par la police locale avec l'aide de Dale Cooper, agent du FBI, suite au meurtre de la jeune Laura Palmer dans l'intrigante ville de Twin Peaks. Aussi ce bouleversement déterminera les événements ultérieurs, qui mettront à jour les failles d'une modeste ville américaine et de ses habitants. Jusque là tout va bien. Néanmoins Twin Peaks se révèle comme étant bien plus ambitieuse au fil des épisodes.

Twin Peaks est avant toute chose le projet moteur de la carrière de David Lynch. Une image pleinement issue de son imagination. Le projet débuta à la fin des années 80, devenant une entreprise pionnière dans le monde de la série télévisée, qui ne manqua pas de révolutionner celle-ci. Cette première partie s'achève en 1991, laissant à la vue des spectateurs une oeuvre distendue, anarchique et pleine d'incertitudes. Un film prequel Twin Peaks : Fire Walk With Me, se liera à la série en 1992. Par conséquent, la série est un succès novateur qui a su faire attendre ses adeptes et en créer de nouveaux jusqu'à maintenant.

Après une pause de 25 ans, la saison 3 a débuté à la fin du mois de mai. Elle a d'ailleurs été présentée cette année à Cannes, suscitant l'admiration des cinéphiles présent·e·s. Cela sous les yeux émus de David Lynch qui ne pouvait que constater la réussite annoncée de cette dernière saison.

Cette suite, incarnant initialement un défi en soi, a dû faire face à un concurrent pour le mois intimidant cet été, la septième saison de Game Of Thrones, également très attendue. Cependant Twin Peaks a su se révéler bien plus phénoménale et sophistiquée que cette dernière.

Un final prometteur

Il ne reste à présent que deux épisodes avant le clap de fin, tous deux disponibles sur la chaîne Canal+ dès le 5 septembre. Deux épisodes qui promettent d'éclairer le public sur la machination prodigieuse de Lynch, qui abrite encore bien des mystères. En effet, malgré les seize épisodes de cette dernière saison, de nombreuses zones d'ombres sont encore à clarifier. Twin Peaks suscite bien des fantasmes et des théories les plus hallucinantes qui soient.

Il est ainsi temps de faire ses adieux au spectre inspirant qu'incarne Twin Peaks. Une ville qui restera suspendue dans les esprits, figée pour l'éternité. David Lynch poursuit néanmoins son activité, continuant d'étoffer sa filmographie et son univers profondément singulier. Si ce n'est pas déjà le cas, vous pouvez toujours découvrir (ou redécouvrir) Twin Peaks.

Chaque épisode de la troisième saison s'achève par une prestation musicale au mythique bar de la ville de Twin Peaks, le Roadhouse, où se sont succédé Chromatics (épisode 2, épisode 12), Nine Inch Nails (épisode 8), ou dernièrement Eddie Vedder (épisode 16). On achève donc ce court mais sincère hommage, avec la dream pop lynchéenne de Cigarettes After Sex qu'on se laisserait aisément imaginer en clôture d'un des deux derniers épisodes.

LE BRUSSELS SUMMER FESTIVAL, PROPHÈTE DES TENDANCES MUSICALES

Sofia Touhami

Le Brussels Summer Festival est un des festivals qui fait la fierté de la Belgique. Depuis plus de quinze ans, cette institution musicale rassemble quelques cent-mille festivalier·ère·s aux goûts les plus variés. En plus de ses qualités louées par toute personne qui s'y présente, le BSF possède un pouvoir non négligeable : celui d'annoncer les tendances de l'année à venir.



Quentin Dujardin - La Madeleine

Au mois d'août, le centre de Bruxelles change de rythme cardiaque pour commencer à battre au son des groupes qui investissent ses scènes. Pendant dix jours complets, quatre-vingt-cinq artistes se sont succédé·e·s sur les différentes scènes éparpillées dans le centre historique et culturel de la ville. Il est évident que les têtes d'affiche ont été accueillies en grandes pompes sur la plus grande scène à disposition – la Place des Palais. Mais le succès de groupes comme The Divine Comedy, Puggy ou les Pet Shop Boys n'est plus à faire.

Nous avons préféré passer une bonne partie de notre temps entre La Madeleine, Le Magic Mirrors et le Mont des Arts. C'est là que nous avons débusqué les noms à retenir et les visages à imprimer dans nos esprits pour les mois à venir. On ne sait trop si le BSF lit l'avenir ou s'il a juste un sens aigu du goût. Une chose est certaine : la programmation nous a permis de découvrir des talents insoupçonnés que nous ne rechignerons pas à partager.

Comme une caresse sur le cœur

Une guitare à la main et la timidité dans le regard, Joe Bel a envoûté son public en quelques secondes à peine. Sa voix légèrement éraillée, parfois tirée jusqu'au soupir, a fait souffler le mistral dans la salle. La jeune femme fait partie de ces chanteuses dont on ne peut détacher les yeux sans savoir si c'est leur beauté ou leur timbre (ou bien les deux à la fois) qui clouent les auditeur·rice·s sur place. À tous les mélomanes en quête d'un rayon de soleil, ne cherchez pas plus loin : Joe Bel est la brise printanière qui vous fera oublier le retour prochain des jours gris et monotones.

Sur cette même scène de La Madeleine s'est produite Noa, une autre artiste qui sait faire apparaître la chaleur là où l'on ne l'attend plus. Avec presque vingt-cinq ans de carrière au compteur, on oublie parfois le plaisir que l'on peut prendre à voir cette boule d'énergie occuper l'espace scénique. Une robe rouge, du sang chaud et des vocalises toujours plus parfaites, voilà comment la chanteuse Israélienne parvient à conquérir l'audience. Mention spéciale aux titres chantés en hébreu, une des langues les plus mélodiques et la plus appropriée au registre punchy d'Achinoam 'Noa' Nini.

Chapeau melon et espadrilles

De l'extérieur, le Magic Mirrors est une bicoque intrigante. Cette salle transportable a fait le tour du pays et est venue poser ses souliers derrière les musées royaux de Belgique. À l'intérieur, le public peut s'installer dans ce qui ressemble à un parterre de cirque et à un club de jazz. C'est dans ce lieu fermé et hors du temps que Benjamin Schoos a livré une prestation toute en émotion. La salle n'était pas comble, certes, mais peu importe quand le message transmis par l'artiste reste unique et honnête. Benjamin Schoos semble tout droit sorti d'un rêve, ou d'un road trip romancé. Il est l'homme aux mille contes que l'on rencontre au milieu de la nuit sur une aire d'autoroute de la Route 66. Celui qui vous parle de derrière ses lunettes de soleil en tripotant sa pinte. Celui qui vous en apprend bien plus sur la vie en une soirée que l'école ne vous en apprendra jamais. Il se livre, tel qu'il est, tel qu'il voudrait être, avec sa voix de crooner et ses allures de dandy indémodable. Il donne l'impression d'être un Blues Brother qui erre depuis qu'il a perdu sa moitié et qui insuffle de la poésie dans tout ce qu'il chante.



Noa - La Madeleine

L'autre séquence émotion masculine a été produite et interprétée par le merveilleux binôme de Quentin Dujardin et Ivan Paduart. L'un est guitariste, l'autre pianiste, la paire forme une bulle de talent qu'il ne faudrait surtout pas éclater. Ils sont l'incarnation parfaite du mythe de l'androgyne ; les deux musiciens sont en équilibre solide, à l'écoute l'un de l'autre, prêts à rebondir aux moindres soubresauts qu'appelle le jazz lorsqu'il est joué avec maîtrise. Ils clouent le bec aux réticent·e·s de la musique instrumentale. C'est tout simplement impossible de considérer leurs prestations comme un simple fond sonore. L'association est brillante, puissante, presque addictive. Malgré leur apparence décontractée, les petits sourires en coin et les chemises ouvertes jusqu'au deuxième bouton, le duo reste sérieux et appliqué lorsqu'ils se produisent sur scène. Leur album Catharsis convaincra les sceptiques que les deux instruments les plus joués au monde nous réservent encore bien des émois.

Import/Export

On ne dirait pas non à des visites plus fréquentes de groupes américains ou australiens dans le plat pays, surtout s'il s'agit de Little Hurricane ou des Pierce Brothers. Le premier groupe est la réincarnation des White Stripes ; une batteuse et un chanteur guitariste qui envoient dans les enceintes du garage rock gras et atomique. On souhaite une longue vie au groupe qui a apporté avec fierté la bannière du rock'n'roll de l'autre côté de l'atlantique. Les Pierce Brothers sont quant à eux venus depuis l'Australie avec dans leurs valises de la folk comme on en n'entend plus depuis Joan Baez, même s'ils y avaient injecté un peu plus de caféine. Assister à leur concert équivaut à courir le semi-marathon ; ils courent, sautent, hurlent, partagent leur joie d'être là, et le public court, saute, hurle et partage ce moment d'extase avec le groupe tout droit venu de Melbourne. Il est légitime de penser qu'une bonne moitié du public a tout mis en œuvre pour les faire rester en Belgique et ainsi garder jalousement leur énergie débordante dans le royaume

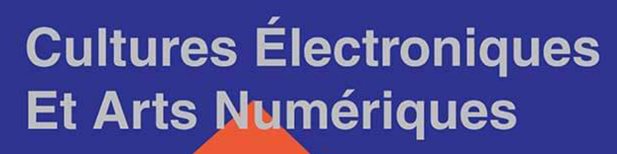
Passer le témoin, prendre le relais

Il y a trente-cinq ans, la fièvre funk avait contaminé la Belgique, du plus wallon·ne des namurois·es au plus flamand·e des anversois·es. Le groupe Allez Allez, formé du chanteur Marka, d'une partie des Snuls et de la divine Sarah Osborne, a été l'étoile filante qui a redonné une bouffée d'énergie au peuple. Le groupe entame cette année une tournée triomphale, en souvenir du bon vieux temps, et le moins que l'on puisse dire c'est que la musique mûrit avec l'âge. Si en 1981 les gens dansaient volontiers sur les notes de Marathon Dance, la tendance a connu une croissance exponentielle en 2017. Dans la salle, il y avait des parents nostalgiques et leurs enfants curieux de connaître les occupations d'antan de leurs ainé·e·s. Mais l'âge n'était plus de mise lors de cette soirée de pure folie. Allez Allez a électrisé l'assemblée, les pieds tapaient frénétiquement tous les rythmes, les bras s'agitaient, les bassins tournaient dans tous les sens. Le pouvoir de la musique funk a une nouvelle fois montré toute son étendue. On se serait cru à une soirée interdite en pleine période de Prohibition ; tout le monde profitait comme s'il s'agissait du dernier instant de bonheur.

Fort heureusement, la relève est assurée pour faire bouger les spectateur·rice·s qui ont de l'énergie à revendre. C'est le jeune Konoba qui assurera dignement cette mission. Touche à tout, authentique, fougueux, on lui promet une belle carrière, longue et pérenne sur la scène belge – et pourquoi pas internationale. Son album Smoke & Mirrors a été l'une des meilleures surprises de cette année musicale. Electro mais pas trop répétitif, pop mais jamais mainstream, indie mais accessible ; les prouesses de composition du jeune homme devraient lui assurer encore de belles heures sur les ondes et dans les salles de concert. Sa prestation scénique met subtilement en valeur sa voix grâce à une mise en scène et à un décor minimalistes. Quelques ampoules disséminées çà et là autour des instruments créent une ambiance chaleureuse et conviviale, dans laquelle le public peut se plonger corps et âme dans la ravissante musique de Konoba.

A l'année prochaine ?

La seizième édition du Brussels Summer Festival nous a porté·e·s très haut dans les cieux. Nous avons été touché·e·s par la grâce, et c'est assez rare pour le souligner. À l'heure où certain·s festivals se reposent sur leurs acquis et se contentent d'appliquer leur recette gagnante, le BSF ose innover et offrir un lieu d'expression à des artistes qui gagnent à être connu·e·s. Les découvertes inattendues sont toujours les plus savoureuses, cette règle se confirme lorsqu'on l'applique au monde de la musique. Si cette année nous avons atteint le septième ciel, pouvons-nous espérer que l'année prochaine, le BSF nous emmènera au Nirvana ? ■



Scopitone

2017

20 au 24 Sept.

Nantes

scopitone.org

LA ROUTE DU ROCK 2017 EN CINQ CONCERTS MARQUANTS

Kevin Dufreche

Lauranne Wintersheim

Plus de 28.000 personnes se sont pressées cette année sur le site du Fort de Saint-Père, aux portes de Saint-Malo, contre 13.000 l'an passé. Une réussite due à une programmation de très haut vol.



Ty Segall, Lauranne Wintersheim pour Maze Magazine

Musique

The Jesus and Mary Chain en vieux briscards

The Jesus and Mary Chain, 19 août 2017 - © Nicolas Joubard
Dans le rock la fougue de la jeunesse c'est admirable, mais l'expérience, c'est important. Même avec une séparation entre 1999 et 2007, The Jesus and Mary Chain bourlingue depuis 1983, ça se respecte, et ils se font respecter. Un live tout saturé de rouge et de jaune, pour mettre en valeur une musique puissante, sobre mais sans calcul. Même à plus de 50 piges, les frères Reid et leurs musiciens en ont mis plein la tête de tout le monde, que ce soit avec leurs classiques, ou le dernier album, Damage and Joy. Une vraie réussite, lorsqu'on sait que les deux frangins ne peuvent pas se voir en peinture. Prions Jésus et Marie pour qu'il ne nous fasse pas une Oasis.

Future Islands, folie brute

Dans le monde de la musique, il y a de grands malades. Un peu à tous les niveaux, dans la façon de faire de la musique, dans l'esthétique, les paroles. Lui, c'est sur scène qu'il présente sa folie. Samuel Herring le chanteur de Future Islands a totalement hypnotisé le public, au point d'en oublier presque les trois autres membres du groupe. Déhanché endiablé, course sur la scène, regards ahuris, grands gestes, une chemise

trempée au bout de trois titres, on craint pour sa santé mentale mais aussi physique. Incapable de rester en place plus de trois secondes, Samuel Herring a dansé pendant une heure sans interruption. Le public l'aurait suivi au bout de la nuit, lui et ses trois musiciens hyper talentueux. C'est le premier concert à avoir fait danser tout le monde, toutes générations confondues, tous styles confondus, du plus bourré au plus sobre.

Angel Olsen, délicieusement rock

Deux jours après PJ Harvey, place à la relève avec Angel Olsen qui a démarré la dernière soirée de la Route du Rock. Preuve de son évolution, seulement trois ans après avoir jouer sur la petite scène, l'élégante et mystérieuse chanteuse est cette fois montée sur la grande scène du festival. Devenue une des jeunes artistes les plus reconnues de la musique rock indé, Angel Olsen a sorti en septembre 2016 son troisième album dévoilant davantage sa douceur et sa féminité. C'est à la perfection qu'elle a interprété Shut Up Kiss Me, Woman ou encore Sister, des morceaux à la fois folk et rock, qui ont donné du baume au cœur à la majorité des festivaliers.

Mac Demarco, le drôle d'oiseau

C'est par sa drôlerie, sa bonne humeur et sa gentillesse que l'on apprécie de voir Mac DeMarco en concert. On ADORE surtout le voir monter sur scène pour son incontestable talent et la beauté de ses morceaux. Comme si La Route du Rock était un apéro entre ami, Mac DeMarco est arrivé sur scène avec ses potes attablés, cigarettes et verre à la main. Par son savant mélange de naturel et professionnalisme, Mac DeMarco sait y faire pour amadouer son public. Entre dégustation de maïs, bières et bavardage, le Canadien retrouve son sérieux pendant quelques minutes et interprète à la perfection les titres de son dernier album, This Old Dog, ainsi que ces morceaux déjà cultes comme Freakin' Out The Neighborhood et Salad Days. Ballades envoûtantes et paroles d'une justesse indéniable, Mac DeMarco n'a rien d'un adolescent paresseux. Il dévoile sur scène sa sensibilité et une cool attitude contagieuse qui a emporté tous les spectateurs de la Route du Rock.

Ty Segall, le fils prodigue

Si jamais vous avez un jour besoin d'une définition de ce qu'est le rock, demandez le à Ty Segall. C'est une leçon de décibels et de cordes saturées qu'a présenté le Californien sur la grande scène. Monstre de travail et habitué à sortir plusieurs albums par an, même s'il a calmé le rythme ces derniers temps, il a notamment joué des inédits, comme pour profiter de la scène comme d'une salle de répétition à ciel ouvert. Pendant une heure, lui et son groupe tout de rouge vêtu ont enflammé le fort de Saint-Père. Si certains ont regretté l'absence de morceaux issus de Manipulator, son album phare, les derniers des Mohicans, survivants de ces trois jours de fête, se sont laissés emportés par la frénésie rock de Ty Segall.

STREET STYLE - CE QUE PORTENT LES FESTIVALIÈRES BRUXELLOISES

Lors du Brussels Summer Festival, nous avons été confronté·e·s à des tenues diverses et variées ; des plus extravagantes aux plus chic. Voici un échantillon des looks qui ont retenu notre attention, expliqués par les femmes de goût qui les ont élaborés.

Sofia Touhami

Les festivals perdus au milieu de la campagne sont devenus les temples des expérimentations stylistiques. Les couronnes de fleurs, vestons en daim et shorts à frange sont presque devenus les incontournables – ou must-have – de toute bonne adolescente qui se respecte lorsqu'elle profite des concerts estivaux. Mais ce qui différencie le BSF des autres festivals, c'est qu'il se passe au cœur de la capitale belge, après les heures de bureau. Il a donc le mérite de faire venir le public tel qu'il est, tel qu'il s'habille tous les jours, tel qu'il se montre quotidiennement à son entourage. Les festivalier·ère·s se présentent donc dans leur plus simple appareil ; celui de leurs fringues normales.

Entre le Mont des Arts et la Place de Palais, notre regard s'est attardé sur trois festivalières qui avaient ce petit truc en plus, ce je-ne-sais-quoi qui fait flancher n'importe quel adepte de la mode qui admire le sens du goût d'autrui.

La simplicité

Pour la jolie Myrthe, l'important est de pouvoir bouger. Le confort et la sobriété sont les deux atouts qu'elle recherche dans toutes ses tenues. Pas question de faire des chichis, il faut pouvoir vivre au gré de ses envies, avoir un esprit libre dans un corps libre de ses mouvements. La coiffure à moitié décoiffée témoigne de son besoin d'être débarrassée de fioritures pour aller à l'essentiel. La jeunesse, la fougue et la soif de vivre se ressentent dans toutes ses associations de matière et de couleurs. Elle vous donne un conseil ; si comme elle vous souhaitez vous sentir à l'aise dans des vêtements chics et solides, n'hésitez pas à faire une razzia chez Monki !

Le grain de folie

Le style de Manon se base sur ses coups de cœur. Elle aime porter des choses qui sortent de l'ordinaire, et sélectionne ses articles avec son cœur plus qu'avec sa tête. L'énergie qu'elle dégage se ressent tant dans son sourire que dans les motifs qu'elle adore combiner dès que l'occasion se présente. Elle n'a aucune marque favorite, aucun magasin incontournable ; là où son regard est attiré, elle n'hésite pas à s'engouffrer. Elle aime construire ses tenues avec une base de noir ou de beige, puis y ajouter l'accessoire qui fera exploser son look. Les couleurs varient en fonction des saisons, les tons chatoyants ne sortent que par temps estival. En Belgique, elle a donc plus souvent l'occasion d'arborer des couleurs sombres que sa crinière flamboyante éclaire de mille feux !

L'authenticité

Valérie met un point d'honneur à être sincère dans ce qu'elle dit et dans ce qu'elle porte. Ses tenues disent tout d'elle ; elle se veut détendue, épanouie et bien dans ses baskets. Elle a tendance à acheter ses vêtements dans des boutiques de seconde main, pour redonner vie aux textiles oubliés. Cette femme jeune et dynamique a décidé de garder sa couleur de cheveux la plus naturelle possible. Pourquoi s'encombrer de colorations et balayages destructeurs lorsque la vie a décidé qu'elle arborerait de magnifiques cheveux argentés ? La première impression physique et le premier contact verbal correspondaient totalement, Valérie est une femme cool qui s'assume et qui ne se prend pas la tête.



Sofia Touhami pour Maze Magazine



Sofia Touhami pour Maze Magazine



Sofia Touhami pour Maze Magazine

RENCONTRE AVEC PARCELS FOUS RIRES ET POP PLURIELLE

Caroline Fauvel

Elsa Mahi

Depuis leur emménagement à Berlin, le groupe Parcels aspire à nous offrir la beauté d'une synthpop multicolore. Après un premier EP auto-produit, les cinq garçons ont croisé la route du label Kitsuné, une rencontre dont naîtra le pointu Hideout, sorti en début d'année. On a rencontré Anatole Serret (batterie) et Jules Crommelin (guitare) quelques minutes après leur passage sur la grande scène du festival Cabourg Mon Amour.

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Anatole : Moi et Jules, je crois qu'on s'est rencontrés dans une soirée chez des potes (rires) !

Jules : Mais en soi on s'est tous rencontrés au lycée.

Ça a commencé comment, Parcels ?

Anatole : On finissait tous le lycée, on ne savait pas vraiment ce qui allait arriver ensuite, et on jouait de la musique depuis longtemps. C'est devenu plus sérieux après le lycée.

Jules : À la base j'étais pas vraiment dans le truc personnellement, je n'aimais pas vraiment le groupe (rires), mais avec le temps ça s'est amélioré et nous avons bougé à Berlin.

« On peut dire qu'on a des goûts différents mais je crois que chacun apporte un peu sa touche au projet, c'est une sorte de grosse collaboration. »

Tu avais un projet solo auparavant ?

Jules : J'étais dans un groupe de metal !

Vous êtes sur Kitsuné Records, on peut en déduire que vous avez un lien conséquent avec la France, comment ça s'est passé ?

Anatole : Kitsuné nous a contactés pour produire une mixtape il me semble, et depuis nous sommes toujours en contact !

Vous avez fait une date avec Air, et vous allez tourner avec Phoenix prochainement, quel lien entretenez-vous avec ces groupes ? Vous appréciez leur musique ?

Anatole : J'adore vraiment tous les groupes français. Il y a vraiment une chouette scène française, tout semble être teinté de « French Touch », cette façon un peu « romantique » de faire de la musique, c'est vraiment très cool.

Jules : Moi j'ai plus baigné dans la musique américaine, tout ce qui est blues, jazz, metal… Mais j'apprécie quand même la musique française.

« Ce qui est important, c'est de capter des ondes positives mutuelles avec un artiste et à partir de là on peut s'éclater avec n'importe qui. »

On comprend que vous ne semblez pas entretenir les mêmes goûts musicaux. Du coup, on peut dire que Parcels est une sorte de « point d'accord » entre vous tous ?

Anatole : Oui, on peut dire qu'on a des goûts différents mais je crois que chacun apporte un peu sa touche au projet, c'est une sorte de grosse collaboration.

Jules : Ça ne fonctionne pas toujours ! (rires) Il arrive qu'il y ait quelques accrocs en studio mais généralement ça fonctionne quand même !

Comment en êtes-vous venus à travailler avec Daft Punk, sur Overnight ? Vous les avez rencontrés ?



DR

Jules : Ils étaient amis avec un ami d'Alex qui dirige le label. À la base, ils sont venus à un de nos concerts, on a un peu discuté et on a fini par atterrir en studio avec eux, juste comme ça, pour tester quelques trucs, et ça a finit par déboucher sur ce morceau.

Néanmoins quand on écoute Overnight, qu'on connaît Daft Punk et qu'on vous connaît vous, on a cette impression qu'ils vous ont fait sonner comme vous sonnez déjà. Du coup, qu'est-ce que vous avez concrètement tiré de cette collaboration ? Est-ce que Daft Punk a vraiment apporté une touche, un élément spécifique à la track ?

Jules : Non, enfin… wow, je ne saurais pas trop quoi répondre à ça, parce qu'en fait on a juste joué le morceau directement en direct, en studio. Ensuite, plein de gens nous ont dit que la track était très similaire à notre style, on a fait ça très naturellement.

Anatole : Il y a quand même quelque chose de très beau dans le fait que ça sonne toujours « Parcels », je ne pense pas qu'on aurait tiré une grosse satisfaction du fait que ça soit trop similaire à ce qu'ils font.

Jules : Ouais mais ce qu'on fait ressemble quand même déjà un peu à ce qu'ils font. (rires)

C'est ce qu'on se dit : que vous n'aviez potentiellement pas besoin d'eux pour créer quelque chose qui débouche sur cette finalité. En fait, votre EP renferme des sonorités de leur dernier album.

Jules : Oh, c'est vraiment un énorme compliment !

Anatole : Mais ça nous a quand même vraiment apporté, c'était une expérience vraiment géniale.

Sur scène, on s'en rend bien compte, c'est le groupe Parcels qui joue, pas « Parcels et Daft Punk ». On voit beaucoup d'articles à propos du « nouveau single de Daft Punk », or c'est avant tout de Parcels qu'il s'agit.

Anatole : Je pense que ça arrive à tous les groupes impliqués dans des collaborations. Le groupe/artiste le plus coté est toujours celui qui capte la plus grosse part d'attention. En soi, ça ne nous a pas trop dérangé.

Jules : Ca reste une bonne expérience !

Votre musique est un mélange de plusieurs styles différents, tout est très porté sur les harmonies et le rythme, vous sonnez comme un orchestre, c'est assez impressionnant…Vous avez eu une formation musicale avant ça ?

Jules : On est tous des merdes (rires), on n'a vraiment reçu aucune formation.

Anatole : On a eu quelques cours avec les autres mais en réalité, on a juste fait que jouer et improviser ensemble continuellement. Étudier la musique ne nous a absolument jamais intéressés

Jules : Après, on n'a pas non plus envie de donner de mauvais conseils aux jeunes (rires) : travaillez !

Anatole : Ah non mais oui : on répétait vraiment ensemble

mais pas dans le sens scolaire du terme.

Et votre musique ne se porte peut-être pas au côté très « classique » qui prime dans les écoles de musique ?

Jules : Non en vrai, j'aurais vraiment aimé m'investir dans ça mais on préférait juste jouer ensemble.

Vous avez emménagé à Berlin récemment. Vous étiez à la recherche d'une ambiance spécifique ou bien est-ce que c'était juste pour rencontrer du monde, de nouvelles têtes pour improviser, éventuellement ?

Anatole : En fait on voulait juste être en Europe. J'adorais l'idée de venir ici. En Australie, on est très isolés du reste du monde, et puis en terme de musique aussi…

Jules : Oui d'ailleurs, j'étais un peu déçu niveau scène musicale, on pensait vraiment que ça allait être plus cool que ça, on s'imaginait un truc du style « groupes à profusion qui font tous la même chose, qui sont dans le même délire » mais finalement tout était très porté sur l'électro et des trucs de DJs. Bref, c'était aussi quand même un peu triste de quitter l'Australie.

Vous connaissez d'autres groupes australiens indés ? Comme Tame Impala, Pond, Gum... ?

Anatole : J'adore vraiment toute la musique australienne actuelle, je ne connais aucun artiste personnellement mais je suis un grand fan de Pond. Il y a aussi Gum mais je n'ai jamais vraiment écouté ce qu'il fait, je suis sûr que c'est tout aussi cool !

Jules : (rires) Non, moi pas trop. Il n'y a pas de très bons groupes de metal en Australie, c'est tellement de la merde… Mais bon, je ne suis plus trop metal, c'était plus une phase d'ado.

Tu rejettes un peu le metal maintenant ?

Jules : Non, ce n'est pas vraiment ça, c'est juste que c'est de la merde à 99 %. Il y a un seul vrai bon groupe de métal et ils sont français : Gojira. J'adore Gojira, ils sont géniaux.

Il y a d'autres artistes avec lesquels vous aimeriez collaborer ?

Anatole : Ce qui est important, c'est de capter des ondes positives mutuelles avec un artiste et à partir de là on peut s'éclater avec n'importe qui. À partir du moment où vous ne partagez pas la même vision autour de la façon dont vous créez, c'est là que ça devient difficile.

Jules : Très difficile. ■

UN AGENDART TOUT NEUF POUR LA RENTRÉE

Ah, la rentrée scolaire ! Avec ses impressions de page qui se tourne, ses attentes, ses nouveaux départs… et surtout ses nouveaux projets ! Chez Maze, la rubrique art voit toujours passer tant de spectacles alléchants et d'expositions détonantes qu'il est parfois frustrant de ne pouvoir tout voir, tout faire, tout retranscrire pour nos lecteur·rice·s. Plutôt donc que de ruminer dans notre coin sur ces occasions à manquer, nous vous proposons ce nouveau rendez-vous mensuel pour vous annoncer les événements culturels les plus attendus de la rédaction : L'Agendart !

Louison Larbodie

Phane Montet

Hortense Raynal

Emma Henning

Voici donc la première édition de l'Agendart, avec au programme : du patrimoine, du noir, des spectacles, de la sculpture, et enfin un petit guide pratique pour pénétrer ou se remettre à visiter le monde fabuleux de l'opéra.

Après tout, la rentrée est bien l'occasion de prendre de nouvelles bonnes habitudes !

Une rentrée culturelle ruthénoise // jusqu'au 29 octobre 2017 à Conques (12)

Depuis la création du musée Soulages en 2014, il y a un avant et un après pour la ville de Rodez. Le musée draine des milliers de touristes dans la ville ruthénoise et décentralise la culture française, parfois un peu trop parisiano-centrée. La vocation artistique de Pierre Soulages est, d'ailleurs, de toute façon née à Conques, ville connue pour ses beautés, en Aveyron. En cette rentrée 2017, le jeune musée ruthénois s'associe au quarantenaire Centre Georges Pompidou : des peintures uniques de Pierre Soulages voyagent jusqu'en Occitanie pour compléter la collection permanente. Par ailleurs, du 24 juin au 29 octobre 2017, une exposition est consacrée à Alexander Calder (1898-1976), sculpteur. Un rendez-vous dans le Midi pour l'agendart !

Hortense Raynal

Festival de rue de Ramonville // 12-17 septembre 2017 (préambules et festival) à Ramonville (31)

L'année 2017 fête les 30 ans de cet événement qui, en bordure de Toulouse (dernière station de la ligne B), accueille depuis trois décennies de nombreuses compagnies qui forment le goût des plus jeunes pour le spectacle vivant et ravit les plus vieux d'une programmation éclectique en espace publique. Au programme de l'édition anniversaire, des compagnies invitées, découvertes et off qui nous font vibrer depuis des mois ou des années et dont on aura le plaisir de (re) découvrir les spectacles. À ne pas rater : l'excellemment barré Voyage en bordure du bord du bout du monde des 3 points de suspension (15-16/09), le joyeux Color Of Time d'Artonik (16/09), la reprise de tous les spectacles de Spectralex (12 au 17/09) ou encore Didier Super que l'on ne présente plus (17/09) ainsi que le très drôle Marc Prépus (16-17/09). À noter, de nombreux concerts auront également lieu, histoire de célébrer jusque dans la nuit, avec notamment le rock de Georges Profonde, dont Garniouze fait partie.

Louison Larbodie

Les journées du matrimoine // du 15 au 17 septembre dans plusieurs villes

À l'initiative du mouvement HF appuyé par d'autres associations et en parallèle des célèbres journées du patrimoine, la troisième édition des journées du matrimoine propose de revaloriser des figures féminines majeures qui ont façonné notre héritage culturel. Plusieurs régions de France participent à ces journées qui offrent divers parcours urbains permettant de découvrir le travail de nombreuses femmes artistes, scientifiques, historiennes, politiciennes ou militantes.

À Paris, cinq parcours sont proposés, auxquels s'ajoutent deux expositions intitulées « Les femmes artistes dans l'ombre » (galerie Espace des femmes-Antoinette Fouque, 35 rue Jacob, Paris 6e) et « Ma mère au Panthéon » (Maison des Métallos, 94 rue Jean-Pierre Timbaud, Paris 11e). De plus, les visites du théâtre Dunois, de la Cité Universitaire du 14e et du presbytère de l'église Saint-François amènent à explorer le travaille des architectes Edith Girard, Charlotte Perriand et Marion Tournon-Branly. Trois autres évènements se baladent en île de France.
À Toulouse une soirée d'inauguration organisée par Girls Don't Cry est prévue le 15 septembre au Musée Paul Dupuy et a pour but de présenter la créativité des artistes de la ville rose.

Pour plus d'information : http://lematrimoine.fr/programme/

Louison Larbodie

Structure, première exposition française de James McNabb // du 2 au 24 septembre à Paris (75)

Le travail de James McNabb, sculpteur américain à la réputation internationale, découle de son ancien métier d'ébéniste, qu'il oriente à présent selon un questionnement fondateur dans son œuvre : l'homme, sa place dans des structures physiques et cependant façonnées par une société, des pratiques, des représentations. Ses grandes sculptures de bois, ciselées et assemblées selon une logique de design ou d'architecture, évoquent tour à tour des cités complexement agencées ou aux buildings élancés vers le ciel, des formes abstraites mais aux motifs si délicats qu'on ne peut qu'y chercher le sens de l'intention créatrice. Pour la première fois en France, ces œuvres sont à admirer en septembre seulement, alors courez vous perdre dans leur contemplation !

Emma Henning

Les bons tips (parisiens) d'un·e jeune à l'Opéra

L'Opéra National de Paris : c'est un nom qui peut en impressionner plus d'un·e et ce n'est pas notre porte monnaie qui dira le contraire. Voici donc quelques astuces pour rentrer dans l'antre doré de Garnier et Bastille. Tout d'abord, se munir de sa carte d'identité et prouver, par sa naissance, que l'on a moins de 18 ans. Ensuite, demander humblement aux guichets, ou à l'Internet, le programme de la nouvelle saison 2017-2018 de l'Opéra de Paris. Ainsi le Graal s'ouvre enfin : en effet, plusieurs possibilités sont ouvertes aux jeunes pour assister aux plus beaux des spectacles, sans avoir à s'endetter jusqu'à la quatrième génération. En premier, les avant-premières jeunes : des places à 10 euros, que ce soit au fond d'une quatrième loge de côté ou au parterre, ces places sont très appréciées (et demandées !) par les jeunes. Néanmoins cela nécessite de la rapidité, car lors de l'ouverture des ventes des places, celles-ci se tarissent en moins de vingt petites minutes. Cliquez ici pour obtenir les dates d'ouverture des ventes !

Puis il y a les abonnements jeune : uniquement accessibles par internet et à durée limitée, ils sont ouverts à partir du lancement de la saison, soit janvier ou février de cette année. Cela veut donc dire que pour la saison 2017-2018 aucun abonnement jeune n'est plus possible, mais restez éveillé pour l'année prochaine et cliquez ici pour en savoir plus ! Il y a aussi les pass'jeunes : permettant d'obtenir des places moins chères à l'Opéra ET à la Comédie Française, cette carte sert aussi de coupe file pour tous ceux et celles qui voudraient des places à prix réduits juste avant le début d'un spectacle (dans la limite des places disponibles bien sûr ; si c'est complet, c'est complet !). Ces pass'jeunes s'achètent au mois de juin et partent aussi comme des petits pains, il faut donc être très attentif à l'ouverture des ventes : si vous voulez en savoir plus, cliquez ici. Et enfin, les places à visibilité réduite : des prix variant entre 12 et 25 euros (catégorie 5 pour Garnier et catégorie 7 ou 8 pour Bastille) pour des places pas très commodes mais qui offrent au moins la possibilité d'assister à un ballet et/ou un opéra : celles-ci sont disponibles dès l'ouverture des ventes pour un spectacle au grand public (voir l'agenda ici) et peuvent donc être achetées quand bon vous semble. A bientôt pour de nouvelles astuces spéciales étudiants fauchés !

Phane Montet

MISSION :
PARTIR AIDER LES ENFANTS DE PHNOM PENH

On entend aujourd'hui beaucoup parler d'actions humanitaires ou de missions de solidarité, dans les médias ou par ses relations. De nombreuses personnes se disent prêtes à tenter l'aventure, mais ne savent pas forcément où, quand, ni comment se lancer. Certain·e·s l'ont fait, d'autres préparent le départ des volontaires en amont. Ils/elles ont choisi de vous parler de leur expérience.

La différence entre mission humanitaire et mission de solidarité :

La mission humanitaire : se dit d'une intervention dans une situation pressante pour venir en aide à une localisation en état d'urgence humanitaire.
A ne pas confondre donc avec ...

la mission de solidarité : une intervention à moyen et long terme, qui est aussi caractérisée d'aide au développement et/ou de reconstruction.

Abigael a trente ans. Diplômée en aménagement intérieur, elle travaille à Hyères, près de Toulon, où elle s'est installée juste après son retour de mission. Elle a accepté de répondre à nos questions et de raconter ce qu'elle a vécu là-bas, et surtout ce qu'elle en retire aujo urd'hui.

Une mission

Pays de destination, le Cambodge, Phnom Penh plus précisément. C'est par l'association Project Abroad, qui se présente comme une organisation internationale de volontariat laïque et entièrement indépendante, qu'elle a pu travailler de manière bénévole dans un Kindergarten (jardin d'enfants) le long du Tonlé Sap, dans un quartier marginalisé et très pauvre de la ville. Jeux avec les enfants, cours d'anglais à ces derniers et aux institutrices et notions d'hygiène ont rythmé son séjour. L'objectif final de cette mission : prendre le relais sur l'éducation de ces enfants et les armer jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment âgés pour se rendre à l'école située à plusieurs kilomètres du quartier.

Une expérience

Comment avais-tu trouvé l'association avec laquelle tu es partie, project abroad ?

J'avais cherché sur internet, comme je suis une fille seule je voulais partir dans un cadre sécurisé. J'ai contacté alors des amis autour de moi qui étaient partis avec eux (project abroad ndlr). Ils m'ont dit que je pouvais y aller sereinement, alors j'ai commencé à y penser plus sérieusement et à me préparer. Fin 2014 j'avais sauté le pas, mon sac était prêt et je m'envolais pour le Cambodge.

Comment se sont déroulés les préparatifs avant ton départ ?

J'ai dû préparer mon voyage plusieurs mois en amont. Evidemment, le billet d'avion est à la charge du volontaire, lequel travaille de surcroît bénévolement sur place. J'ai dû payer un forfait global pour les assurances et le logement là-bas, aux alentours de 1000€. L'argent allait aux salaires des gens sur place qui s'occupaient de nous. Finalement cela fait donc un certain coût, qu'il est nécessaire d'anticiper. Mais il faut également préparer son retour, c'est un rêve qui ne dure pas toute la vie et il faut bien atterrir un jour,

même si ce n'est pas toujours facile.

« En occident, beaucoup de nos problèmes ne sont pas insurmontables mais on les fait passer pour. On doit réapprendre à relativiser certaines choses qui doivent l'être, à dédramatiser. »

Qu'est ce qui t'a poussée à faire ça ?

C'est un désir qui remonte à longtemps et qui prend sa source à plusieurs endroits... J'adorais les voyages et je voulais découvrir l'Asie notamment. Je voulais donner de mon temps et faire une action humanitaire, ou une mission d'aide au développement.

J'ai eu plusieurs étapes dans mon parcours où j'aurais pu le faire, mais par manque de temps ou d'argent, j'ai dû plusieurs fois repousser. L'opportunité de me lancer est arrivée au moment où j'ai quitté mon travail et mon appartement pour changer de région. J'en ai profité pour accomplir ce désir.

Qu'est ce que tu en retires ?

Ce que j'en retire de très important, c'est du recul sur pas mal de choses, notamment sur les problèmes des gens. En Occident, beaucoup de nos problèmes ne sont pas insurmontables mais on les fait passer pour. On doit réapprendre à relativiser certaines choses qui doivent l'être, à dédramatiser. Et je suis revenue bien plus ouverte d'esprit sur des personnes venant de pays, de cultures et de religions différentes. Là-bas on combat cette peur de la différence que beaucoup connaissent.

Quel est ton regard maintenant sur les missions d'aide au développement ?

Je pense que c'est quelque chose de bien qu'on devrait faire dans sa vie. Ça m'a appris sur moi-même parce qu'on se retrouve sans aucun repère, et je pense que je serai fière de l'avoir fait toute ma vie. Néanmoins je garderai en tête une chose qui est aussi typiquement occidentale : en partant là-bas on s'imagine presque trouver des gens désespérés, qui ne sauraient rien faire sans nous. Mais quand on arrive là bas, la réalité est toute autre. On arrive dans un endroit où les gens vivent clairement sans nous, ce qui implique beaucoup de respect quand on s'adresse à eux et beaucoup d'humilité. L'erreur à ne surtout pas commettre est de tomber dans l'infantilisation, j'ai déjà vu ça c'est d'un irrespect total. Les personnes qui n'ont pas su s'adapter sont d'ailleurs rarement restées jusqu'à la fin.

« Je me suis rendu compte que tous les enfants se ressemblent, quelle que soit leur couleur ou leur origine. J'ai compris qu'ils sont très heureux là bas, et ça m'a fait me poser beaucoup de questions sur la quête du bonheur à l'occidental et notre matérialisme à outrance. »

As-tu eu des épisodes plus difficiles que d'autres ?

Evidemment il y a eu des moments plus compliqués. Il y a des moments où on se rend compte que notre pouvoir d'action est limité. J'ai notamment en tête l'histoire d'un enfant de 6 ans, Khân. Il ne pouvait plus bénéficier de nos soins et ne pouvait pas non plus continuer ses études parce que l'école était trop loin. Il venait toujours nous voir. Son petit frère était toujours avec nous mais Khân restait seul dans la rue en nous regardant, sans pouvoir rejoindre son frère. C'était dur de voir ça, d'être impuissante face à des situations de ce type. Mais il faut également savoir accepter qu'on ne peut pas régler tous les problèmes, trouver des solutions à tout. Les familles étaient très heureuses qu'on soit là malgré tout, on a apporté notre petite contribution à leur vie quotidienne.

Penses-tu que n'importe qui puisse se lancer dans une mission comme la tienne ?

Je pense qu'énormément de personnes pourraient faire ça. Mais il faut faire l'effort de parler anglais, tout en réussissant à s'extraire de ses carcans. Il y en a certes qui supportent mal le climat ou la nourriture, mais pour ce qui est de la mission n'importe quelle personne un peu construite et majeure peut le faire. Je me suis rendu compte avec cette expérience que tous les enfants se ressemblent, quelle que soit leur couleur ou leur origine. J'ai compris qu'ils sont très heureux là bas, et ça m'a fait me poser beaucoup de questions sur la quêtes du bonheur à l'occidental et notre matérialisme à outrance. ■

Lien pour l'association « Project Abroad » : https://www.projects-abroad.fr/s-inscrire/



BRONDAN VON SON

Actualité

FESTIVAL D'AURILLAC - LA CULTURE DU POSSIBLE

Aurillac fête cette année sa 69e édition, édition de l'amour, bien que dans les faits ce soit sa 32e. Une édition encagée par les barrières de sécurité, aussi bien qu'affranchie grâce aux thèmes abordés par les nombreuses compagnies. Un festival riche en possibilités, en réflexions et en rencontres, à la croisée des paradoxes de nos sociétés.

Louison Larbodie

Tandis que le train coule sur les rails de la région Auvergne-Rhône-Alpes au milieu d'une nature luxuriante, les conversations fusent déjà. Le train en direction d'Aurillac est principalement composé d'habitué·e·s du festival, en pleine préparation. Que vont-iels aller voir ? Où vont-iels dormir, et se retrouver ? D'une oreille distraite on les écoute, et on se demande bien à quoi peut ressembler une incursion dans un des plus gros événements internationaux en matière de théâtre de rue. Les compagnies de passage (qui ont fait le choix de venir sans rémunération pour montrer leur travail) dépassent les 500, auxquelles s'ajoutent la dizaine de compagnies officiellement programmées et d'autres compagnies informelles, le tout disséminé sur 110 lieux différents. Faire son programme est déjà une aventure en soi.

Vers 20h le train s'arrête, des festivalier·ère·s marchent sur les rails, impossible d'arriver à l'heure. Le cadre est posé. Ici, l'espace extérieur change de valeur, la curiosité est titillée.

Le premier spectacle attrapé au vol est celui de la compagnie Spectralex-le-muscle. La scénographie, les jeux multiples des miroirs qui reflètent les différentes facettes de l'interprète nous renseignent sur le titre : « Je ne suis pas venue seule ». Une performance maîtrisée, un jeu axé sur le regard des autres qui est en fait le sien. Une explosion d'émotions, parfois difficiles, mais cachées sous le vernis de l'humour. Et cette femme qui se tient devant nous, elle qui incarne cette complexe pluralité de personnalités avec justesse. Une entrée dans le vif du sujet, drôle, mais teintée d'une amertume dont on se délecte.

Dans la cour 72, les découvertes nocturnes s'enchaînent. Le spectacle vivant et ses festivals sont bien souvent un exutoire. Quoi de mieux qu'un karaoké où l'on performe dans l'anonymat d'habits d'apparat pour assumer ses goûts les plus condamnables ? C'est ce que propose le Car à OK 2000 de Bougrelas, avec du kitsch, comme des applaudissements enregistrés, et

une sélection musicale qui à défaut de ravir les oreilles fait le bonheur de nos zygomatiques.

S'ensuit une fanfare italienne, à la classe naturelle, qui nous emporte tout droit dans une atmosphère digne d'un mariage sicilien ou napolitain. On danse et on rigole, face à ces showmen pleins de talents. On apprend même de l'argot italien, au détour d'un morceau. Avec BandaKadabra, le mot gnocchi revêt une toute autre signification, celle de beaux gosses, qui leur sied à merveille, tant leur charisme fait effet. Une bonne manière de terminer la soirée et d'aller se coucher.

« L'art c'est l'humanité partagée »

Il est 10h. Le réveil pique. Dans la rue, les gens fourmillent déjà. Ils naviguent entre le parvis afin d'obtenir le précieux programme, et les lieux des spectacles. Déjà certain·e·s sont à la bière, tandis que d'autres émergent un café à la main.

Une conférence commence d'un des bouts d'Aurillac. Elle concerne la question de l'égalité femmes/hommes dans les arts de la rue. Une discussion matinale, organisée par la Fédération Régionale Auvergne-Rhône-Alpes ainsi que l'association HF, qui soulève des thèmes tels que les études, les compagnies, les financements, l'art et les institutions.
Les parcours de vie se lient aussi vite que les langues se délient. Les questions soulevées amènent à des faits. Les femmes touchent moins de subventions, car elles sont moins référencées, elles sont aussi moins programmées, et sont plus rares à des postes clefs. Ce qu'appuient les chiffres bilans 2012-2017 de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques (SACD) sur « Où sont les femmes ? ». Heureusement, des initiatives ont vu le jour, comme les journées du matrimoine, ou l'association HF, qui, selon une des militantes, est née en réaction à la violence sociétale mondiale.

Nadège Prugnard, autrice, nous fait part de sa vie, et de sa vision de la société. De sa lutte contre les corporations, de son envie de rassembler et de transcender autour d'un sujet qui concerne l'ensemble de l'humanité. Les générations se côtoient, les genres aussi, dans une conversation bienveillante qui souligne l'apparition d'une étude sur la place des femmes dans les arts de la rue. Si aucune solution n'est trouvée, l'espace a au moins permis la rencontre et confirmé l'envie d'aller plus loin, ensemble, hommes et femmes, pour continuer à faire évoluer la culture et les esthétiques, puisque « l'art c'est l'humanité partagée. »

De retour au centre de la ville, deux collectifs/compagnies attirent l'attention. Il s'agit de La Méandre et de Cubipostale qui proposent de redonner de la couleur à la ville, pas au sens littéral du terme, mais au figuré. Leur but est de continuer à créer des rencontres afin que la ville ne devienne pas seulement un espace cloisonné, stratifié. Pour ce faire, La Méandre propose une construction participative à base de planches en bois qui invite à l'inventivité de chacun·e, quand Cubipostale photographie le public et l'amène à tenir les décors des autres, à discuter et à envoyer le résultat imprimé sur carte postale.
Avec son spectacle CRI, Kiai joue sur un autre registre. Une personne s'autodésigne dans le public. Elle devient la figure d'un recueillement et d'obsèques annoncés par le slameur. C'est aussi le point de départ de questionnements : qu'y a-t-il avant et après la vie ? Le souvenir ?
Le tout s'articule autour de textes intelligents, de corps en mouvement sur trois trampolines et un mât chinois, mais aussi autour de la musique. Tout se répond, de l'auditif au visuel, pour nous happer. Sans aucun doute un des spectacles dont on se souviendra longtemps, avec AE - les années, du Groupe ToNNe.
Avec ToNNe, tout est dans la progression et la mise en abyme du spectacle qui se fond dans le texte. Oui, ce sont les années d'Annie Ernaux qui servent de prétexte, mais le sous texte est encore plus prenant. C'est la vie d'une femme des années 1940 à nos jours, interprétée par trois actrices et narrée par un acteur. C'est une suite complexe de mutations qui fini par inviter le public à s'exprimer avec émotion sur cette fresque qui traite aussi bien des premiers émois sexuels, de la fausse couche, de l'avortement, que de la société de consommation et des carcans familiaux. Le personnage même du narrateur évolue, seule figure masculine du spectacle. Le résultat est puissant et invite à réfléchir.

Dans un registre bien différent, Five Foot Fingers sous couvert de traiter de la faune, de la flore, de la déforestation, du braconnage et des oppressions autochtones, nous livre des parodies acrobatiques humoristiques. On a le droit à un Indiana Jones absurde, au roi Louis, à Tarzan qui prend sa Jane dans le public ou même à Robin des bois. C'est de loin le spectacle qui a attiré une foule des plus compactes. L'adage que l'on m'avait annoncé peu de temps avant, a pris alors tout son sens. Aller à Aurillac, c'est faire la course aux bonnes places. Il faut être rapide et souple pour pouvoir entendre et voir. Il faut aussi être plein de ressources pour jongler avec les distances et les horaires.

Quelques kilomètres plus loin, on aura réussi à capter la fin de Kalash et Moumoute. Vous connaissez et vous aimez John Waters ? Ce duo de clown trash, et légèrement inquiétant, va vous plaire. En filigrane se trament des problèmes sociaux, dont on a grossi le trait, et qui font frissonner autant que rire jaune.

« C'est la misère qui rend les gens fous »

Troisième jour, léger mal aux pieds pour un programme chargé sur les extérieurs. Afin de conserver un maximum son énergie, il est nécessaire de se déplacer dans des espaces délimités chaque jour, pour limiter les

allers-retours superflus.
On sort des barrières du centre, pour se diriger vers les nombreuses cours, toutes gérées avec leurs propres règles, et disposant d'atmosphères singulières. Premier arrêt en Cour 10, à la Bête de Cour de son petit nom. On y voit Tripalium de Marzouk Machine, où l'on reconnaît Brice du groupe ToNNe, car ici les acteurs et les actrices n'ont pas de répit. Présents dans plusieurs compagnies, sur plusieurs spectacles, iels jonglent entre les rôles et les lieux, tout en livrant des performances hautes en couleur. Ça impose le respect.

Le début de Tripalium est soigné. Il reflète l'absurdité des débats de sourds qui gangrènent nos sociétés, en caricaturant les différents spectres idéologiques qui restent campés sur leurs positions. L'explication étymologique du mot Tripalium est elle aussi pertinente, puisqu'il sera le fil directeur de tout le spectacle. Tripalium est ce qui a donné le mot travail, certes, mais il désigne également un instrument de torture dès le Moyen-Âge. Une illustration de l'idée du travail comme une souffrance, voire d'un pugilat ou d'un jugement en place publique. Durant toute la progression, les acteurs/actrices incarnent les vices de ceux et celles qu'iels dénoncent. C'est abrasif, et ça met les nerfs à vif.

De nombreuses pressions liées au travail sont mises à jour, de la surproductivité au burn-out, en passant par l'aliénation à l'argent. Le public est hilare. Sous couvert de fiction, celui-ci se laisse porter par un phénomène de foule, loin de tout esprit critique. Il juge, se moque et lance même des tomates sur le faux chômeur érigé comme paria ultime. Le contraste est criant entre les réactions d'indignation du début, et celles de la fin. Même les acteurs/actrices lancent des répliques ironiques, avec un sourire sarcastique : « Ah, vous écoutez bien ce que l'on vous dit. »

La journée a commencé fort, ce qui explique peut-être le désintérêt que l'on ressent face à l'épisode 1 de L'Alcazar, l'envers du Music Hall de la compagnie Chap'de lune. Si la scénographie de ce huis-clos est une merveille, les prestations ne sont pas assez poussées, tout comme les histoires qui se croisent. C'est dommage, le potentiel est pourtant là, et certains des dialogues suscitent l'intérêt : « C'est la misère qui rend les gens fous ».

Les Oizeaux se crashent pour mourir de Kiroul crée une sensation similaire. Pourtant c'est un divertissement truffé de bonnes idées, et porté par deux bons acteurs.

Cour 6, on se rappelle que les festivals sont aussi un moment de délivrance cathartique, ce qui implique quelques excès. Matière Première l'a bien compris, et comme « prévenir, c'est le dire avant » sa Gendarmery un peu spéciale nous propose une forme de prévention originale sur la sécurité en festival. Paroles et chorégraphies à mourir de rire sur des instrus énergiques, la compagnie a trouvé la bonne formule pour retenir notre attention, nous faire délirer et en redemander. Mais pour l'instant, on n'a pas le temps de s'attarder.

Cour 4, aux petits chapiteaux, on découvre les frères Troubouch. Un duo qui impose une photo dès le début de leur prestation. Pourquoi ? « Pour que vous ne ratiez pas ce qui pourrait être le plus important du spectacle, enfin même s'il n'y a rien d'important dans le spectacle ». En deux phrases et trois images le ton est donné.
Le spectacle des frères Troubouch, comme ils l'ont sobrement intitulé, délivre un cirque et des cascades bien débiles, avec de nombreuses trouvailles, et des personnages incarnés à la perfection.

Un humour qui s'enchaîne bien avec celui de Marc Prépus, que l'on espère voir plus longuement pour le 30e anniversaire du Festival de Théâtre de Rue de Ramonville. Lui aussi est bien barré, et n'a aucune gêne à lancer une pique à ses spectateurs qui prennent l'initiative de taper la mesure : « il va falloir être un peu plus indépendant » dit il entre deux rires. En cour 10, la boucle est bouclée, mais la soirée loin d'être terminée, puisqu'à côté un bal commence. Celui d'1 Rien Extraordinaire qui à l'aide de trois danseurs et d'un DJ nous invite à lâcher prise entre inconnu·e·s, tout en apprenant des danses loufoques.

De quoi être prêt à entamer la nuit là où la journée a commencé. Fred Touch fête son anniversaire, et qui mieux que le personnage hilarant d'Élektra dans Fleur, pour nous transporter encore quelques heures au milieu d'une faune heureuse et prête à tout, qui laisse croire que le possible est partout.

On nous avait dit qu'Aurillac c'était la guerre, pourtant à l'image de son âge truqué Aurillac c'est l'amour, la liberté et la réflexion. Un festival parfois usant, mais qui assouvit les envies de découvertes en alternant sujets lourds et humour, dans un univers qui dépasse les zones stratifiées.

Collectif La Méandre - Aurillac 2017 - Louison Larbodie©

Cie Kiroul - Les oizeaux se crashent pour mourir, Aurillac 2017, Louison Larbodie©

Art

LES TRACES DU TALENT DE PHILIP K. DICK DANS LE CINÉMA SF

Né en 1928 dans l'Illinois, Philip K. Dick n'était ni scénariste ni réalisateur, mais avec quarante-quatre romans et cent vingt-et-une nouvelles, l'auteur de science-fiction a laissé derrière lui une trace dans la littérature qui sera beaucoup reprise dans le cinéma moderne.

Zoé Thibault

C'est dans les années 1950 que Philip K. Dick entame sa carrière littéraire. À cette époque-là aux États-Unis, la science-fiction est en plein essor ; les invasions extra-terrestres dominent les œuvres du genre, traduisant l'angoisse et la peur de l'Autre et de l'Inconnu dans le contexte de la Guerre Froide où la menace d'une attaque soviétique est latente.
Méfiant du gouvernement, c'est en traduisant cela dans son œuvre que l'auteur américain se démarque des autres romans de science-fiction de son époque.
Si Philip K. Dick connaît un succès croissant dans les années 1960 — notamment en gagnant le prix Hugo, attribué aux œuvres de science-fiction, et celui du meilleur roman en 1962 pour Le Maître du Haut Château— ce ne sera qu'une vingtaine d'années plus tard que son œuvre marquera fortement le cinéma de science-fiction.

Des traces de son œuvre dans les classiques de la science-fiction…

En 1984, l'influence de l'auteur se fait ressentir dans la nouvelle franchise Terminator, de James Cameron. Celle-ci reprend des thèmes récurrents chez l'auteur : des androïdes qui ressemblent à des humains, le voyage dans le temps, la guerre… Reprenant aussi le thème des androïdes, Blade Runner de Ridley Scott, sorti en 1982 est basé sur le roman Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ? paru en 1966. Si le titre du film change grandement du titre original, le script lui-même a posé beaucoup de problèmes— il existe officiellement sept versions différentes de Blade Runner.

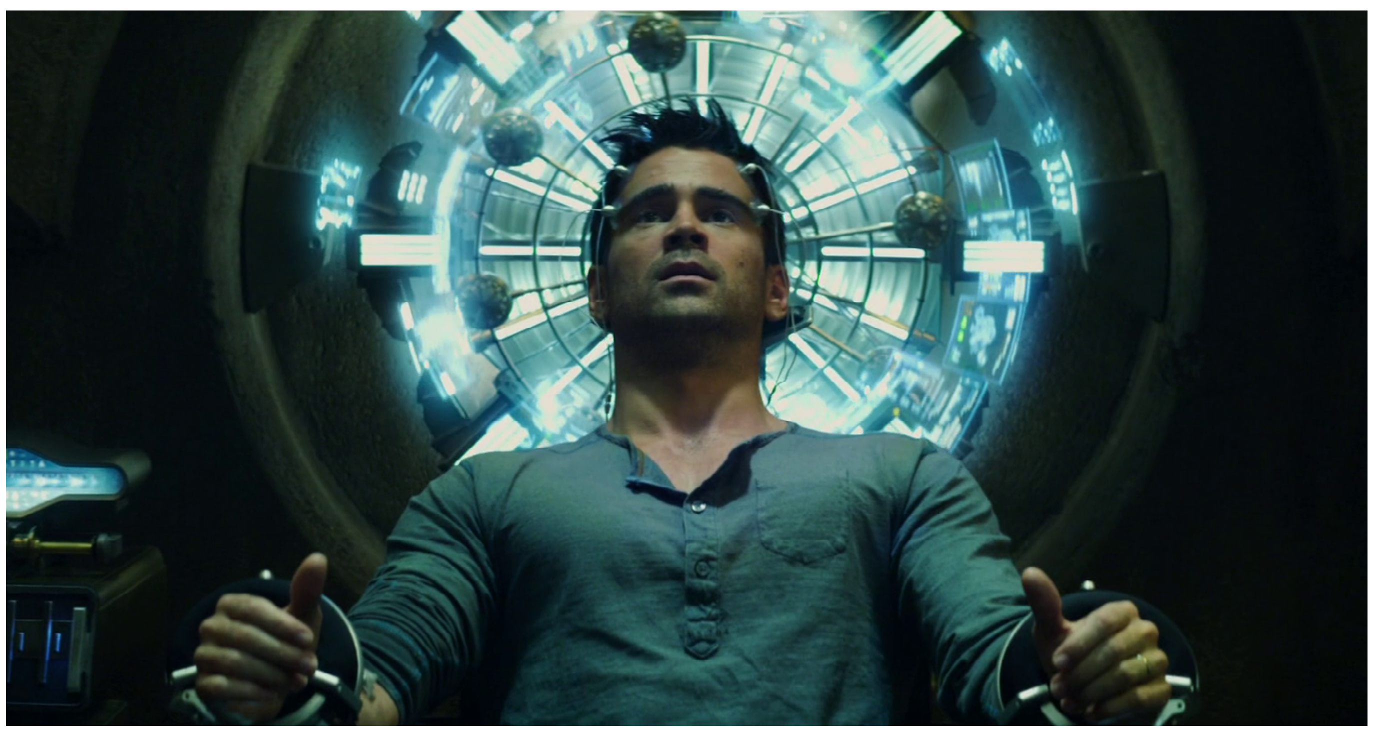
… À une présence immuable, encore aujourd'hui

Mais l'influence de Philip K. Dick ne se limite pas aux années 1980. Plus tard, dans les années 1990 et 2000, ses œuvres continuent de marquer le cinéma. Total Recall de Paul Verhoeven parait en 1990, inspiré de Souvenirs à vendre. On y retrouve le leitmotiv de la planète Mars et la méfiance qui marque profondément l'œuvre de l'écrivain et qu'on retrouve aussi dans Blade Runner. D'ailleurs, le thème de la méfiance devient central dans Minority Report (2002) de Steven Spielberg, qui reprend le roman du même nom, thème qui caractérise d'ailleurs l'œuvre de l'auteur et le genre du Paranoid Fiction, sous-genre de la science-fiction (on trouve d'ailleurs des attributs de ce genre chez George Orwell beaucoup plus tôt — dystopies, régimes totalitaires, conspirations, soupçon du gouvernement…). Si Philip K. Dick explorait ces thèmes, c'est certainement dû à la paranoïa et aux hallucinations dont il souffrait. Dans la plupart de ses œuvres, ses personnages vivent une vie visiblement ordinaire jusqu'au moment où ils réalisent que toute leur réalité, tout ce qu'ils pensaient être vrai, n'était qu'illusoire.
Cet aspect de son œuvre inspirera par ailleurs de grands réalisateurs. Parmi ces réalisateurs et films se trouvent David Fincher, avec Fight Club, Matrix des Wachowskis, Being John Malkovich de Spike Jonze, Eternal Sunshine of the Spotless Mind de Michel Gondry, Donnie Darko de Richard Kelly, ou encore Memento et Inception de Christopher Nolan.

En définitive, la marque laissée par Philip K. Dick dans le cinéma de science-fiction est indiscutable. Ses œuvres explorent des thèmes repris encore et encore depuis maintenant plus de trente ans, et son influence s'est par la suite élargie vers d'autres genres cinématographiques, certains réalisateurs choisissant d'intégrer des caractéristiques précises dans leurs films— qu'ils soient de science-fiction ou non.
Aujourd'hui on attend donc avec impatience la sortie de Blade Runner 2049 de Denis Villeneuve, la suite du film de 1982 avec Harrison Ford, qu'on pourra apprécier en salles à partir du 6 octobre. Amazon Prime héberge de plus la série The Man in the High Castle, adaptation du Maître du Haut Château et le même site accueillera courant 2018 la série Philip K. Dick's Electric Dreams, produite par Bryan Cranston. ■



Blade Runner de Ridley Scott (Warner Bros.)



Total Recall de Len Wiseman



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Thomas Dufraine

Pôle communication
Chloé Fougerais
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Marion Bothorel
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud
Fanny Rochelet

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Emma Henning, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Adam Garner | Adam Khemila | Agathe Hugel | Alice Monnery | Alicia Volturo | Alénice Legoux Amélie Coispel | Angelina Paolini | Anthony Blanc | Antoine Bretecher | Arthur Martineaud Astrig Agopian | Benoît Michäely | Camille Aujames | Camille Bluteau | Candice Motet-Debert Caroline Fauvel | Cassandra Jopha | Cassandre Tarvic | Charles de Quillacq | Charlotte Gaire Charlotte Jouhanneau | Chloé Fougerais | Clara Gabillet | Clémence Thiard | Clémence Turlotte Cléo Schwindenhammer | Cécile Truy | Céline Quintin | Dearbhla O'Hanlon | Eloïse Bouré Elsa Mahi | Eléonore Saumier | Emi Kaa | Emma Pellegrino | Emmanuelle Babilaere Florent Norcereau | François Leclinche | Frédérique Veilleux-Patry | Garance Philippe Guillaume André | Hortense Raynal | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Greff Justine Madiot | Lara Baronowski | Lauranne Wintersheim | Lisa Boquen | Lisha Pu | Louise Solal Louise des Places | Louison Larbodie | Ludovic Hadjeras | Manon Vercouter | Marie Raveau Marion Danzé | Mathieu Auduc | Mathieu Champalaune |Mathilde Musset | Mégane Bouron Myriam Bernet | Nicolas Renaud | Noa Coupey | Noé Cornuau | Noémie Villard | Oriane Dessaux Paul De Ryck | Pauline Lammerant | Phane Montet | Romane Segui | Roxane Thébaud Sarah Francesconi | Selma Borges | Sophie Rossignol | Vianney Loriquet | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer


LES
ARCHI
TECTES
OUVRENT
LEURS
PORTES
radio.immo
zoo, designers graphiques
13 – 14 OCT. 2017
portesouvertes.
architectes.org



LE MINISTÈRE
DE LA **CULTURE**
VOUS INVITE AUX

JOURNÉES EUROPÉENNES DU PATRIMOINE

PATRIMOINE

16 + 17 SEPTEMBRE 2017

JEUNESSE ET PATRIMOINE












www.journeesdupatrimoine.fr



















